Extrait de la thèse de philosophie soutenue à l'Université Paris VIII, le 21 juin 2019

« La pulsion de pouvoir. Traduire la psychanalyse dans le champ politique, entre Deleuze et Derrida »,

Elias Jabre

(Pour toute citation, la pagination commence p 43 conformément à celle de la thèse)

Chapitre 1 - Derrida et la logique aporétique de la pulsion de pouvoir

Si Derrida ne mentionne pas la pulsion de pouvoir dans *Freud et la scène de l'écriture* (1967), alors qu'il pointe cette notion dans *Spéculer – sur Freud* (1979), il en décèle déjà la problématique dans un des premiers textes de l'inventeur de la psychanalyse où Freud met au jour l'impossible logique d'une force hétérogène à la présence et constitutive de traces surgissant par effet d'après-coup. Dès l'*Esquisse d'une psychologie scientifique* qui date de 1895, Freud décrit les processus psychiques en employant le registre des sciences naturelles, s'attachant à expliquer la mémoire à partir des notions de frayage, de violence, de grille de contact, et de résistance. Lorsqu'une grande quantité d'excitation (ou de douleur) déferle dans l'appareil psychique, des neurones y opposent une grille de contact et en gardent la trace imprimée. Ce frayage permet de laisser passer l'excitation en construisant un chemin d'évacuation[1], et le plaisir correspond à la sensation de décharge. Or, ce frayage n'est pas déterminable à partir d'un calcul de quantités qui donne *lieu* à une qualité directement produite, laissant à penser que les qualités sont perçues de façon translucide à travers une conscience présente. Les qualités relèvent d'une conscience qui émerge après coup en établissant des différenciations, mais le rapport des qualités aux quantités reste entièrement hétérogène sans qu'on ne puisse rapporter les premières aux secondes. Freud se demande alors « comment naissent ces qualités et où naissent ces qualités »[2] avant d'émettre

[1] « D'après notre théorie, selon laquelle la quantité (Q) produit du frayage, la douleur laisse derrière elle en Ψ des frayages permanents, comme si la foudre était tombée, frayages qui peuvent supprimer complètement la résistance des barrières de contact et y établir une voie de conduction. » *ESQ*, p. 9.
[2] *FSE*, p. 304.

l'hypothèse d'un troisième système : un espacement brise le rapport entre quantités et qualités selon un jeu de forces différentielles. Une discontinuité rend compte du frayage, et ce supplément n'est pas déterminable à partir d'une quantité d'excitations reçues. Freud fait appel à la notion de période qui précède l'opposition entre qualité et quantité en la commandant[3], annonçant sa future spéculation *Au-delà du principe de plaisir* (1920) que Derrida commentera elle aussi en thématisant la force antérieure à l'opposition entre les principes de plaisir et de réalité, la pulsion de pouvoir.

1.1.1. Au-delà du principe de plaisir, la pulsion de pouvoir

Après *L'Esquisse*, Freud décrira le mécanisme des investissements psychiques par le passage du processus primaire par lequel l'énergie circule de façon déliée au processus secondaire qui met en place le principe de réalité succédant au principe de plaisir.

1.1.1.1. Principe de plaisir, principe de réalité et auto-conservation du moi

L'énergie déliée inonde l'appareil psychique, l'amenant à refouler les excitations en les liant dans des identités de perception qu'il apprivoise par le jeu de la répétition. Ces liaisons donnent lieu à des investissements « d'images mnésiques directes de la chose, du moins […] de traces mnésiques […] dérivées de celles-ci »[4] que Freud nomme des représentations de choses. Le principe de plaisir se forge à partir d'un processus de liaison auquel participe également la douleur et qui n'est autre que la pulsion de pouvoir.

> Nous avons vu qu'une des fonctions les plus anciennes et les plus importantes de l'appareil psychique consistait à « lier » les impulsions instinctives, à mesure qu'elles affluaient, à remplacer le processus primaire auquel elles sont subordonnées par le processus secondaire, à transformer leurs charges énergétiques libres et mobiles en charges immobiles (toniques). Que toutes ces transformations puissent ou non s'accompagner du sentiment de déplaisir, c'est là un fait qui n'entre pas en considération ; on doit dire cependant que le principe du plaisir ne se trouve nullement atteint par elles, qu'elles s'accomplissent plutôt au profit de ce principe. La « liaison » est un acte destiné à préparer et à affermir la domination du principe du plaisir.[5]

[3] *FSE*, p. 305.
[4] S. Freud, *Das Unbewusste,* 1915. –G.W., X, 300 ; S.E., XIV, 201 ; Fr., 155-6.
[5] S. Freud, *Au-delà du Principe de Plaisir*, Trad. S. Jankélévitch, 1920, p. 57.

Dans le même mouvement, le processus secondaire lie les identités de perception à des identités de pensée en modifiant le rapport à la jouissance. Les représentations de choses se fixent à des représentations de mots[6], donnant naissance au phénomène du préconscient et de la conscience qui mettent en branle le langage avec la pensée dont l'effet retarde la satisfaction pulsionnelle.

> Le « processus psychique primaire » caractéristique du système inconscient, adopte une circulation libre de l'énergie psychique, investit les représentations du désir jusqu'à l'hallucination, et sert essentiellement le principe de plaisir. Par contre, le « processus psychique secondaire » caractéristique du système préconscient-conscient, développe une énergie dite liée, s'écoulant d'une manière contrôlée, où les investissements du moi sont plus stables, mettant en place un système de régulation au service du principe de réalité. […] D'autre part, le processus secondaire et sa fonction de régulation du processus primaire, grâce à une énergie maîtrisée faisant intervenir le moi, permet alors le développement et l'exercice de la pensée.[7]

Le processus secondaire instancie un moi qui régule l'économie libidinale en s'auto-conservant, soumettant le principe de plaisir au principe de réalité. Le moi rechercherait alors l'équilibre en réduisant au maximum la quantité de tensions « afin de conserver l'homéostasie qui a été troublée en son sein »[8].

Dès *L'Esquisse*, le moi tient d'un mécanisme d'autoconservation[9]. Il correspond au résultat des frayages et des répétitions de quantités qui ont donné consistance à un groupe de neurones investis de façon constante. S'il est composé de cet élément permanent, il comporte aussi un élément transitoire prêt à accueillir de nouveaux frayages afin qu'il puisse s'étendre[10]. Son fonctionnement suit le principe d'inertie : l'effort du Moi consiste à se

---

[6] « La représentation consciente englobe la représentation de chose plus la représentation de mot correspondante, tandis que la représentation inconsciente est la représentation de chose seule. » S. Freud, *Das Unbewusste,* 1915. G.W., X, 300 ; S.E., XIV, 201 ; Fr., 156.

[7] Site officiel de la Fédération Freudienne de Psychanalyse, Dico psy

[8] S. Freud, *Au-delà du Principe de Plaisir*, Trad. Laplanche et Pontalis, Petite bibliothèque Payot, 1920, p. 57, Préface d'Elise Pestre, p. 13.

[9] Derrida mentionne que Freud opère le passage du neurologique au psychique, où il inventorie des modes d'inscriptions correspondant à la perception, l'inconscient, et le préconscient avec le Moi qui apparaît : « C'est la troisième inscription, liée aux représentations verbales, correspondant à notre moi officiel... cette conscience pensante secondaire, survenant à retardement dans le temps, est vraisemblablement liée à la reviviscence hallucinatoire de représentations verbales. » *FSE*, p. 307.

[10] « Le Moi est donc à définir comme la totalité des investissements Ψ à un moment donné, parmi lesquels on doit distinguer un élément permanent et un élément transitoire. […] Le frayage entre neurones Ψ est une caractéristique du Moi, en tant que possibilité d'assigner au Moi modifié son extension, à tout moment. » *ESQ*, p. 19.

débarrasser des investissements par la voie de la satisfaction, ce qui signifie que les neurones tendent à se défaire des quantités accumulées en les transmettant. Nous discernons le futur principe de plaisir qui vise à limiter les excitations afin de préserver le Moi en tenant compte du principe de réalité, Freud tirant du principe de Fechner et des faits de l'expérience la croyance que

> l'appareil psychique cherche à maintenir la quantité d'excitation présente en lui à un niveau aussi bas ou du moins aussi constant que possible.[11]

Le Moi influencerait la répétition des événements de douleur et les affects, de sorte que les quantités d'excitations qui arrivent soient inhibées, les dirigeant vers les frayages déjà produits où les barrières de contacts sont les moins résistantes. Lorsque l'inhibition est réalisée, la déliaison de déplaisir, et donc la défense, tombent à un faible niveau. Dans le cas inverse, un « énorme déplaisir » provoque une défense primaire par laquelle « le Moi entre en état de détresse et subit des dommages lors de processus » qui n'ont pu être influencés[12]. En effet, s'il a bien fallu que les premiers frayages se créent en devenant des qualités, celles-ci ont beau être retravaillées sous la violence de nouvelles forces extérieures, le Moi n'en demeure pas moins attaché à ces frayages *originels* qui lui tiennent lieu de *fondement*, d'après Freud, qui conçoit le Moi selon une logique d'autoconservation. Le Moi se défend alors des énergies externes et des pulsions internes sous l'autorité d'un principe (de plaisir) qui le maintient dans une position entre le dedans et le dehors, frontière qui assure sa protection. De la sorte, Freud est conduit à opposer la vie et la mort autour de cette instance moïque qui se conserve. En déplaçant la perspective sur le terrain politique, Derrida souligne que la métaphore freudienne de la bulle protectrice qui nourrit cette description pourrait être transférée à toute organisation qui sélectionne les informations du dehors et se garde contre les menaces du dedans afin de préserver sa tradition[13].

Or, la conservation nécessite, non seulement de modifier les traces pour accueillir la nouveauté, mais aussi de les effacer au profit d'autres traces. A ceci près, que ce n'est pas tant le Moi qui se conserve et qui, s'il se conserve, reste pris dans un jeu plus étendu par

[11] *SF*, p. 286.
[12] *ESQ*, p. 20.
[13] *SF*, p. 354, 355.

lequel sa *propre* législation se trouve outrepassée. Mais alors de quelle loi s'agirait-il ? Qui ou qu'est-ce qui se conserve ?

1.1.1.2. La logique du détour

Premiers pas au-delà - de Freud

Derrida analyse dans *Freud et la scène de l'écriture* que Freud envisage dès *L'Esquisse* le processus primaire par effet de retard sans le distinguer du processus secondaire, l'origine étant toujours barrée[14]. Anticipant le retard originaire, Freud a alors déjà dépassé une position moïque et *conservatrice* - qu'il défendra malgré tout - pour penser autrement l'effort d'une vie qui se préserve par le jeu de la différance. Derrida y annonce la logique du détour qu'il développera dans *Spéculer – sur Freud*.

> Selon un motif qui ne cessera de gouverner la pensée de Freud, ce mouvement est décrit comme effort de la vie se protégeant elle-même en différant l'investissement dangereux, c'est-à-dire en constituant une réserve […]. La dépense ou la présence menaçantes sont différées à l'aide du frayage ou de la répétition. N'est-ce pas déjà le détour […] instaurant le rapport du plaisir à la réalité […] ? N'est-ce pas déjà la mort au principe d'une vie qui ne peut se défendre contre la mort que par l'économie de la mort, la différance, la répétition, la réserve ? Car la répétition ne survient pas à l'impression première, sa possibilité est déjà là, dans la résistance offerte *la première fois* par les neurones psychiques. La résistance elle-même n'est possible que si l'opposition des forces dure ou se répète originairement. C'est l'idée même de *première fois* qui devient énigmatique. Ce que nous avançons ici ne nous paraît pas contradictoire avec ce que Freud dira plus loin « ... le frayage est probablement le résultat du passage unique […] d'une grande quantité ». […] on peut encore soutenir que dans la *première fois* du contact entre deux forces, la répétition a commencé. La vie est déjà menacée par l'origine de la mémoire qui la constitue et par le frayage auquel elle résiste, par l'effraction qu'elle ne peut contenir qu'à la répéter.[15]

Dans cette description qui anticipe l'*Au-delà du principe de plaisir,* Freud pense la différance, le détour et l'économie de la mort au-delà d'une opposition entre la vie et la mort visant à la conservation du Moi, alors qu'il continue à s'enferrer dans cette logique des

[14] « Lorsque Freud écrit dans *l'Esquisse* que « les frayages servent la fonction primaire », il nous interdit déjà d'être surpris par *Au-delà du principe de plaisir*. Il fait droit à une double nécessité : reconnaître la différance à l'origine et du même coup raturer le concept de primarité : on ne sera pas plus surpris par la *Traumdeutung* qui le définit une « fiction théorique » dans un paragraphe sur le « retardement » [...] du processus secondaire. C'est donc le retard qui est originaire. » *FSE*, p. 302.

[15] *FSE,* p. 300, 301.

frontières. Ce n'est pas tant la vie qui est présente et qui se protège elle-même par la répétition, la trace ou la différance, puisqu'il faut d'abord

> […] penser la vie comme trace avant de déterminer l'être comme présence. C'est la seule condition pour pouvoir dire que la vie est la mort, que la répétition et l'au-delà du principe de plaisir sont originaires et congénitaux à cela même qu'ils transgressent. Lorsque Freud écrit dans *l'Esquisse* que « les frayages servent la fonction primaire », il nous interdit déjà d'être surpris par *Au-delà du principe de plaisir*. Il fait droit à une double nécessité : reconnaître la différance à l'origine et du même coup raturer le concept de primarité […].[16]

Et bien que Derrida le crédite de penser le *retard originaire*, Freud n'en résiste pas moins à cette machine d'écriture qu'il thématise avec la métaphore du bloc magique. Mettant au jour le jeu de la différance, le sujet de l'écriture n'existe pas, n'étant qu'un système de rapports différentiels, ce sujet étant toujours menacé, en ce sens que s'il est écrit, il ne cesse de se réécrire selon un double mouvement de protection et d'exposition.

> Il n'y a pas d'écriture qui ne se constitue une protection, en protection contre soi, contre l'écriture selon laquelle le « sujet » est lui-même menacé en se laissant écrire : en s'exposant.[17]

Cette machine d'écriture porte donc la mort qui déborde un sujet mu par la machine plutôt qu'il ne lui donne son mouvement par son énergie propre.

> La machine ne marche pas toute seule, cela veut dire autre chose : mécanique sans énergie propre. La machine est morte. Elle est la mort. Non parce qu'on risque la mort en jouant avec les machines mais parce que l'origine des machines est le rapport à la mort. »[18]

Or, Freud résiste à cette lecture. Il ne conçoit le bloc magique qu'en tant que métaphore de l'appareil psychique qui s'en distingue radicalement du fait qu'il n'a pas d'énergie propre. Car si une telle machine agie et agissante sous l'effet de stimulations extérieures devait donner consistance au Moi par un jeu de rapports multiples qui le réécrivent, elle rendrait la frontière entre le dedans et le dehors indiscernable comme la séparation entre la vie et la mort. Freud a beau soulever la question de l'écriture en tant que supplément technique qui porte la mort et faire tomber la séparation entre le psychique et le non-psychique, le Moi et le monde, il cherche encore à *sauver* le Moi avec ses frontières au nom d'une vie qui disposerait d'une énergie propre et qui se conserverait à travers une

---

[16] *FSE,* p. 302.
[17] *FSE,* p. 331. Voir aussi « nous ne sommes écrits qu'en écrivant, par l'instance en nous qui toujours déjà surveille la perception, qu'elle soit interne ou externe. Le « sujet » de l'écriture n'existe pas si l'on entend par là quelque solitude souveraine de l'écrivain. Le sujet de l'écriture est un système de rapports entre les couches » *FSE,* p. 335.
[18] *Ibid.*

mémoire et des traces fixées à cette instance. Derrida pointe alors la façon dont Freud en revient à un dualisme platonicien, opposant l'écriture morte et sans mémoire à la mémoire vivante, dont la profondeur des traces renvoie à des « souvenirs empiriques d'une vérité présente hors du temps. »

> Le bloc magique ne peut pas « reproduire » de l'intérieur l'écrit une fois effacé ; ce serait vraiment un bloc magique s'il pouvait le faire comme notre mémoire. » [écrit Freud] La multiplicité des surfaces étagées de l'appareil est, abandonnée à elle-même, une complexité morte et sans profondeur.[19]

Pour Freud, la vie reste liée à la spontanéité du Moi, aux traces *présentes* que ce Moi a le *pouvoir* de retrouver dans une mémoire, dont la prétendue spontanéité contredit le refoulement qu'il a pourtant élaboré[20]. Il ne peut envisager le bloc magique qu'en tant que machine au sens classique, métaphore faisant office de *supplément descriptif* de l'appareil psychique au lieu de tenir compte de la logique du *supplément d'origine* que ses analyses auront frayée[21]. Ce qui le conduit à maintenir l'opposition entre la vie et la mort. Ce qui résiste, c'est un Moi qui *doit* avoir la capacité de convoquer des traces dans un souvenir, la capacité active de caler des jugements selon ces traces qui ont été conservées, autrement dit, un Moi qui dispose d'une volonté et d'une responsabilité découlant de ce rapport à *lui-même* qui le *fonde* en lui assurant la *souveraineté*. Or, si le Moi se conserve et se réécrit en intégrant d'autres traces, Freud n'envisage pas que les traces qui le constituent puissent s'effacer dans

---

[19] *FSE,* p. 336.

[20] « Freud ne s'interroge pas explicitement sur le statut du supplément "matérialisé" nécessaire à la prétendue spontanéité de la mémoire, cette spontanéité fût-elle différenciée en soi, barrée par [...] un refoulement qui d'ailleurs ne pourraient agir sur une mémoire parfaitement spontanée. » *FSE,* p. 336.

[21] « La métaphore, ici l'analogie entre les deux appareils et la possibilité de ce rapport représentatif, pose une question que, malgré ses prémisses et pour des raisons sans doute essentielles, Freud n'a pas explicitée, alors même qu'il la conduisait au seuil de son thème et de son urgence. La métaphore [...] n'est ici possible que par la métaphore solide, par la production non "naturelle", historique, d'une machine supplémentaire, s'ajoutant à l'organisation psychique pour, suppléer sa finitude. L'idée même de finitude est dérivée du mouvement de cette supplémentarité. La production historicotechnique de cette métaphore qui survit à l'organisation psychique individuelle [...] est d'un tout autre ordre que la production d'une métaphore intra-psychique, à supposer que celle-ci existe [...] et quelque lien que les deux métaphores gardent entre elles. Ici la question de la technique [...] ne se laisse pas dériver d'une opposition allant de soi entre le psychique et le non-psychique, la vie et la mort. L'écriture [...] comme rapport entre la vie et la mort, entre le présent et la représentation, entre les deux appareils. Elle ouvre la question de la technique : de l'appareil en général et de l'analogie entre l'appareil psychique et l'appareil non-psychique. En ce sens l'écriture est la scène de l'histoire et le jeu du monde. » *FSE*, p. 337.

une réécriture qui équivaut à la mort en ce qu'elle détruirait les traces qui l'ont constitué au nom d'un autre à venir. Derrida le rappellera dans *Mal d'archives*.

> […] cela n'empêche pas Freud, en métaphysicien classique, de tenir la prothèse technique pour une extériorité secondaire et accessoire. Malgré le recours à ce qu'il tient pour un modèle de représentation auxiliaire, il maintient invariablement un primat de la mémoire vive et de l'anamnèse dans leur temporalisation originaire. D'où la surenchère archéologique par laquelle la psychanalyse, dans son mal d'archive, tente toujours de revenir à l'origine vive de cela même que l'archive perd en la gardant dans une multiplicité de lieux.[22]

Or, en spéculant deux décennies plus tard *Au-delà du principe de plaisir*, Freud déploie à nouveau une logique du détour, et il nous faut approfondir les contradictions que Derrida soulève quant à ses spéculations, bien que la problématique reste inchangée, si ce n'est l'émergence de la notion de pulsion de pouvoir que Freud associe à la pulsion de mort.

La pulsion de pouvoir

Dans cette spéculation où il repart de la préservation du *moi*, Freud analyse comment le principe de réalité entraîne le principe de plaisir à ne pas obtenir la satisfaction immédiate sans imposer un renoncement au plaisir, mais en le différant par une logique du détour.

> Sous l'influence de l'instinct de conservation du moi, le principe du plaisir s'efface et cède la place au principe de la réalité qui fait que, sans renoncer au but final que constitue le plaisir, nous consentons à en différer la réalisation, […] à supporter même, à la faveur du long détour que nous empruntons pour arriver au plaisir, un déplaisir momentané.[23]

Si Freud reconnaît une tendance à la liaison antérieure au principe de plaisir, il conçoit encore la répétition sur un modèle dualiste par lequel principes de plaisir et de réalité s'articulent de sorte que le second commande au premier afin de conserver le Moi. Or, Derrida met en évidence les analyses contradictoires de Freud en montrant le rapport de soumission du principe de plaisir au principe de réalité, réinterprétant la logique du détour par un jeu de bascule entre eux.

> Le principe de réalité n'impose aucune inhibition définitive, aucun renoncement au plaisir, seulement un détour pour différer la jouissance, le relais d'une différance. Durant ce « long détour », le principe de plaisir se soumet, provisoirement et dans une certaine mesure, à son propre lieutenant. Celui-ci, représentant, esclave ou disciple informé, discipliné disciplinant,

[22] J. Derrida, *Mal d'archives*, *op. cit., p*. 143.
[23] S. Freud, *Au-delà du Principe de Plaisir*, Trad. S. Jankélévitch, 1920, p. 9, 10.

> joue aussi le rôle du précepteur au service du maître. Comme si celui-ci produisait un socius, mettait en « mouvement » une institution en signant un contrat avec la « discipline », avec le sous-maître ou le contre-maître qui pourtant ne fait que le représenter.[24]

Le principe de plaisir s'avère le maître du jeu sous le régime du Moi, servi par un principe de réalité qui, paradoxalement, le soumet, bien que ce dernier soit l'émissaire du principe de plaisir. Le principe de plaisir, en se laissant représenter, fait donc passer le principe de réalité pour le maître *comme s'il* était producteur du socius.

Derrida pointe alors les contradictions insurmontables de Freud qui, évoquant les rêves récurrents de soldats dans le cas des traumatismes de guerre, doit s'expliquer pourquoi le principe de plaisir se trouve débordé par des poussées venant le contredire sans qu'elles ne puissent être assimilées à un désir inavoué. Freud déplace sa spéculation sur son petit-fils qui joue à la bobine, analysant le processus à l'œuvre dans la tendance de l'appareil psychique à lier les excitations trop fortes en vue de leur maîtrise, ce qui entraîne entretemps leur retour incontrôlable. Cette compulsion de répétition travaille à apprivoiser les situations de trauma comme dans le jeu du *fort-da* où l'enfant acquiert, à force de répétition, le pouvoir de faire disparaître et réapparaître un objet qui se substitue à la mère. Mais lorsque le Moi ne parvient pas à cette maîtrise, la compulsion de répétition deviendrait pathologique, Freud mentionnant non seulement les forces d'Eros qui travaillent, mais aussi la pulsion de mort qui peut lui faire échec. Relisant ce double mouvement, Derrida thématise la *pulsion de pouvoir* qui anticipe le principe de plaisir en liant le processus primaire.

> Le caractère essentiel de ces processus d'origine interne (les pulsions et leurs représentants), c'est qu'ils ne sont pas liés. A ces processus inconscients Freud avait donné dans la Traumendeutung le nom de processus primaires. Ils correspondent à une charge libre, non liée, non tonique. Le travail des couches supérieures de l'appareil psychique c'est d'enchaîner dans des processus « secondaires » les excitations pulsionnelles issues du pp (processus primaire). Or voici le plus important, le Principe de Plaisir (ou sa forme modifiée, le principe de Réalité) ne peut affirmer sa maîtrise qu'en enchaînant le pp (processus primaire).[25]

La pulsion de pouvoir donne le pouvoir au principe de plaisir de *régner* en *propre* comme elle peut lier des excitations sans égard pour celui-ci, et si elle lui donne naissance, elle en reste également indépendante et peut le renverser à partir de liaisons qui ne relèvent pas de sa principauté.

---

[24] *SF,* p. 287.
[25] *SF*, p. 358.

> Et pourtant, cela ne veut pas dire qu'avant ce moment, avant la maitrise concaténatrice du PP (Principe de Plaisir) sur le pp (processus primaire), via le PR (Principe de Réalité), il n'y a aucun effort pour lier l'excitation. L'appareil psychique tente aussi de lier ses excitations « en partie », sans égard pour le PP (Principe de plaisir) et avant lui. Mais toujours sans s'opposer à lui, sans le contredire ou parler contre lui.
>
> […] avant la maîtrise instituée du PP il y a déjà une tendance à la liaison, une poussée maîtrisante ou stricturante qui annonce le PP sans se confondre avec lui. [26]

Si Derrida rappelle que Freud cite la pulsion de pouvoir, la *Bemächtigungtrieb*, ce-dernier l'associe dans d'autres textes à la pulsion de mort[27]. Bien qu'il la mette au jour dans sa spéculation *Au-delà du principe de plaisir*, il n'évoque cette notion que rapidement comme hypothèse dans le jeu du fort-da[28], tandis que Derrida déroule le fil en la mettant sur le devant de la scène, rappelant dans *Au-delà…*

> la composante sadique de la pulsion sexuelle [qui] peut en venir à « dominer » toute la sexualité. Il devient alors, dans ce que Freud a appelé l'« organisation pré-génitale », une pulsion partielle « dominante […]. S'il tend à détruire l'objet, comment le déduire d'Eros demande Freud, dès lors que la fonction érotique se destine à la garde de la vie ? Ne s'agit-il pas « proprement » d'une pulsion de mort détournée du Moi par la libido narcissique et réorientée vers l'objet ?[29]

Cette pulsion déborde tout principe en tant qu'elle déchaîne la pulsion de mort. Ce que Derrida reprend dans *Mal d'archives* rappelant que la pulsion de mort menace « toute capitalisation de la mémoire sur quelque support », support qu'on peut associer au Moi[30]. Et il rappelle également l'importation de la pulsion de mort dans cette impossible logique de la pulsion de pouvoir par laquelle :

---

[26] *Ibid.*

[27] « […] la libido rencontre la pulsion de mort ou de destruction qui domine chez eux, et qui tend à désintégrer cet organisme cellulaire et à conduire chaque organisme élémentaire à l'état de stabilité anorganique […]. Elle a pour tâche de rendre inoffensive cette pulsion destructrice et elle s'en débarrasse en la dérivant en grande partie vers l'extérieur, en la dirigeant contre les objets du monde extérieur, bientôt avec l'aide d'un système organique particulier, la musculature. Cette pulsion s'appelle alors pulsion de destruction, pulsion d'emprise, volonté de puissance. » Freud, *Das Ökonomische Problem des Masochismus, op. cit.,* p. 376.

[28] « Dans le corpus freudien, le fil conducteur d'une telle problématique, l'un de ses fils du moins, traverse un mot et un concept que nous avons rencontrés. Revenant à la scène du *fort : da*, on pourrait imputer tous les efforts du petit-fils, dans la répétition du jeu, à une "pulsion de maîtrise" (*Bemächtigungstrieb*). C'est du moins une des interprétations possibles que Freud risque au passage, avant d'en essayer une autre […] » *SF*, p. 414.

[29] *Ibid.*

[30] « Une autre économie est à l'œuvre, la transaction entre cette pulsion de mort et le principe de plaisir […], mais aussi cette apparente opposition duelle des principes […], par exemple le principe de réalité et le principe de plaisir. La pulsion de mort n'est pas un principe. Elle menace même toute principauté […]. » J. Derrida, *Mal d'archives*, *op. cit.*, p. 27.

> […] l'Un ne peut que répéter et rappeler cette violence institutrice. Il ne peut s'affirmer et s'engager que dans cette répétition. C'est même ce qui lie en profondeur l'injonction de mémoire à l'anticipation de l'à venir. […] Elle ordonne de promettre mais elle ordonne alors la répétition, et d'abord la répétition de soi, sa confirmation dans un *oui, oui*. A inscrire ainsi la répétition au cœur de l'à-venir, il faut bien y importer *du même coup* la pulsion de mort, la violence de l'oubli […], bref la possibilité de mettre à mort […] ce qui porte […] le support et le sujet de la loi.[31]

La résistance obstinée d'un Freud dualiste

En revanche, si Freud évoque cette pulsion, discrètement à juste titre, c'est qu'il continue à s'embourber dans ses contradictions. Notamment lorsqu'il analyse les pulsions sexuelles qui risquent d'emporter le principe de plaisir en menaçant l'organisation du Moi. D'après lui, ces pulsions, qui ne participent pas à la synthèse du Moi, génèrent un déplaisir par la mise à mal du principe de réalité auquel elles ne se soumettent pas, alors que le principe de réalité n'est que le principe de plaisir en différance, comme le psychanalyste pourtant l'analyse. Les pulsions sexuelles s'opposeraient-elles au principe de plaisir ? Freud s'empêtre dans un dualisme sans qu'on ne sache ce qui relève d'un plaisir ou d'un déplaisir, et selon quel principe les pulsions sexuelles en viennent à contredire le soi-disant principe de plaisir. De quel plaisir parle-t-on ? Au bout du compte, à qui ce plaisir ou déplaisir échoie ? Derrida demande si ce ne serait pas

> […] le pulsionnel de la pulsion, avant même toute autre détermination, [qui] est la force qui résiste à la liaison ou à la stricture ? qui résiste à sa propre conservation […] ?[32]

Freud ajoute alors une hypothèse. Le déplaisir serait peut-être un plaisir qui ne peut être éprouvé comme tel, le refoulement transformant « une possibilité de plaisir en une source de déplaisir »[33]. Reconnaissant des « composantes pulsionnelles incompatibles avec d'autres », Freud introduit l'incompossibilité afin d'envisager la conservation du Moi plutôt que de penser l'alogique de l'incompossibilité en tant qu'elle le déborde.

> Dans la constitution du Moi, dans la synthèse de la personnalité, certaines composantes pulsionnelles se montrent incompatibles avec d'autres. Freud n'aborde pas la question de cette incompatibilité, il part de son fait. Ces incompossibles se voient écartés par le processus qu'on

[31] J. Derrida, *Mal d'archives*, *op. cit.,* p. 124-126.
[32] *SF,* p. 292.
[33] S. Freud, *Au-delà du principe de plaisir*, *op. cit.,* Cf chapitre 1, Le principe de plaisir

> appelle le Refoulement. Ils ne participent pas à la synthèse du Moi, demeurent à un niveau inférieur ou archaïque de l'organisation psychique […].[34]

En écartant les incompossibles, cette lecture du refoulement maintient la cohérence du Moi, et Derrida pointe alors une note de Freud en précisant qu'elle n'est pas traduite.

> L'essentiel, c'est bien sûr que le plaisir et le déplaisir comme sensations conscientes sont liées au Moi.[35]

Au lieu de tenir compte d'une zone d'indifférenciation entre plaisir et déplaisir qu'il faut analyser, Freud se réfère au Moi qui sert d'instance pour localiser des lieux distincts.

> Tant que le plaisir et l'expérience de déplaisir sont localisés dans des instances différentes (ce qui est ici plaisir et là déplaisir), la différenciation topique introduit un élément de cohérence systématique et de rationalité classique. Le plaisir et le déplaisir restent à leur place. Sagement, puisque aucun mélange n'est possible et que le mélange, c'est la folie. Le principe d'identité est respecté par la topologie et le partage des lieux. Bien que la distribution topique soit un effet de différance, elle retient encore la différance dans un médium rassurant et dans une logique oppositionnelle.[36]

Une fois ces lieux assignés en rapport au Moi, Freud rappelle le parcours de la psychanalyse avec ses leçons en se recalant sur le complexe d'Œdipe[37]. Par cette position, le refoulement d'évènements ayant apporté un plaisir serait vécu comme déplaisir par un Moi qui vise à sa conservation. Et si Freud s'étonne de la répétition d'évènements n'ayant jamais été vécu comme un plaisir et révélant une tendance à la répétition antérieure au principe de plaisir, il continue à considérer ces pulsions comme contraire à cette loi de conservation. Ce qui le conduit à opposer pulsion de vie et pulsion de mort, prenant parti pour la première afin de contenir cette insupportable force qui menace le Moi sans approfondir un processus qui ne se rapporte plus à une loi de conservation, mais à une impossible logique de l'aporie.

1.1.1.3. La vie – la mort

D'après Freud, le moi lutte pour sa conservation en évaluant le plaisir et la douleur suivant l'institution de règles préétablies tenant d'une normalité

---

[34] *SF,* p. 294.
[35] *SF*, p. 295.
[36] *SF*, p. 296.
[37] S. Freud, *Au-delà du principe de plaisir*, *op. cit.,* Cf chap. 3 « Principe de plaisir et transfert affectif ». « Ces événements revécus, reproduits avec une fidélité souvent indésirée, se rapportent toujours en partie à la vie sexuelle infantile, et notamment au complexe d'Œdipe […] » p. 18.

> […] originaire en rapport avec le bon sein, ce principe économique exigeant que l'éloignement du sein […] surpayé d'un plaisir supplémentaire et qu'une mauvaise habitude rembourse, éventuellement avec bénéfice, les bonnes habitudes, par exemple les interdictions de toucher à tels objets.[38]

Si le moi fait des choix à des fins de conservation, étant en mesure de distinguer le plaisir du déplaisir par des règles afin de suivre une évolution *normale*, cette économie du bon sein, entre bonne et mauvaise habitude, omet la zone où plaisir et douleur se mêlent avant qu'une qualité n'émerge. Elle se cale sur un moi *autonomisé* à partir de règles venues après coup, alors qu'il a fallu d'abord que la douleur se mue en plaisir, donnant lieu au principe de plaisir qui stabilise le moi en limitant les intensités.

La zone d'indistinction entre plaisir et douleur

Plutôt que d'opposer bon et mauvais objets, Derrida en appelle dès *Freud et la scène de l'écriture* à la logique pharmacologique de Mélanie Klein à travers sa théorie des objets partiels qu'il associe à celle de l'archi-trace[39].

Est-ce à dire que le moi ne se conserve pas ? Or, Derrida reconnaît lui-même cette loi.

> La vie est déjà menacée par l'origine de la mémoire qui la constitue et par le frayage auquel elle résiste, par l'effraction qu'elle ne peut contenir qu'à la répéter. C'est parce que le frayage fracture que, dans *l'Esquisse*, Freud reconnaît un privilège à la douleur. D'une certaine manière, il n'y a pas de frayage sans un commencement de douleur et « la douleur laisse derrière elle des frayages particulièrement riches ». Mais au-delà d'une certaine quantité, la douleur, origine menaçante du psychisme, doit être différée, comme la mort, car elle peut « mettre en échec » « l'organisation » psychique.[40]

Mais si le moi tend à fuir la douleur en orientant par ses frayages les quantités d'excitations[41], la douleur a également produit les frayages qui l'ont transmutée en plaisir.

---

[38] *SF,* p. 315.

[39] « Toute la thématique de M. Klein, son analyse de la constitution des bons et des mauvais objets, sa généalogie de la morale pourrait sans doute commencer à éclairer, […] tout le problème de l'archi-trace […] en termes de valorisation ou de dévalorisation. L'écriture, douce nourriture ou excrément, trace comme semence ou germe de mort, argent ou arme, déchet ou/ et pénis, etc.
Comment […] faire communiquer, sur la scène de l'histoire, l'écriture comme excrément séparé de la chair vivante et du corps sacré de l'hiéroglyphe (Artaud) et ce qu'il est dit dans les Nombres de la femme assoiffée buvant la poussière d'encre de la loi ; ou dans Ézéchiel de ce fils de l'homme qui remplit ses entrailles du rouleau de la loi devenu dans sa bouche aussi doux que du miel ? » *FSE, p. 3*40.

[40] *FSE,* p. 300, 301.

[41] « Le système neuronique a la tendance la plus radicale à la fuite devant la douleur. Nous y voyons l'expression de la tendance primaire à éviter l'augmentation de la tension de quantité (Qη), et nous en concluons que la douleur consiste dans l'irruption de grandes quantités (Q) dans Ψ. » *ESQ*, p. 9.

La difficulté tient à cette zone d'indistinction entre plaisir et déplaisir par laquelle se fait le passage entre le signe perçu et le frayage qu'il produit dans l'appareil psychique, lequel doit être en mesure d'absorber ou décharger l'excitation, d'apprivoiser le signe en transformant la douleur en plaisir et les sensations en qualités, selon l'élaboration même de Freud[42]. Et Derrida note que le psychanalyste rend hommage à Fechner dans *Au-delà du principe de plaisir* en décrivant cette zone d'indistinction des frontières avec ce passage aveugle d'une bande à l'autre sans qu'on ne puisse établir de continuité. Si Derrida présente la logique de la contrebande, il pointe que Freud l'abandonnera à partir de la même résistance que celle qui l'a conduit à réduire le bloc magique à une simple métaphore de l'appareil psychique.

> En 1873, il [Fechner] avait déjà posé en loi psychophysique que tout mouvement s'accompagne de plaisir quand il se rapproche de la stabilité complète, de déplaisir quand il tend vers l'instabilité totale. Dans la longue citation de Fechner, Freud laisse tomber, pour toujours me semble-t-il, l'allusion à une « certaine zone d'indifférence esthétique » entre deux limites. N'est-ce pas là comme une zone franche […] ? Une instance […] avec une équivalence générale, de quoi passer en contrebande autorisée, une frontière toujours idéale, dans les deux sens ?[43]

Mais à abandonner la zone franche de l'indistinction au profit d'une opposition entre plaisir et déplaisir constitutive du Moi, Freud installe une logique des frontières apparue dès *l'Esquisse*, établissant une séparation entre le *corps* du « semblable » à l'origine des perceptions et un « corps propre » qui s'autonomise[44]. A partir de ce corps propre, un Moi agit par sa capacité à trouver une issue à la satisfaction en jugeant de la situation de perception

---

[42] « Étant donné que le système P doit être comblé à partir de Ψ, il s'ensuivrait l'hypothèse que, lors d'une élévation de niveau en Ψ, l'investissement en P augmente ; lors d'une baisse de niveau, [...] il diminue. Plaisir et déplaisir seraient les sensations de l'investissement et du niveau propres à P. P et Ψ représenteraient [...] des vases communicants. C'est aussi de cette manière que les processus quantitatifs en parviendraient à la conscience, encore une fois en tant que qualités. » *ESQ*, p. 12.

[43] *SF,* p. 285.

[44] « C'est auprès du semblable que l'homme apprend à reconnaître. Alors les complexes de perception qui partent de ce semblable seront en partie nouveaux et incomparables, ses traits, par exemple dans le domaine visuel ; d'autres perceptions [...] coïncideront par contre dans le sujet avec le souvenir de ses propres impressions visuelles, tout à fait semblables, provenant de son **propre corps**, et avec lesquelles se trouvent en association les souvenirs de mouvements vécus par lui-même. D'autres perceptions encore de l'objet, par exemple lorsqu'il crie, éveilleront le souvenir de son propre crier, et, du même coup, des événements de douleur qui lui sont propres. Et ainsi le complexe du prochain se sépare en deux composantes dont l'un en impose par un montage constant, reste ensemble comme chose, tandis que l'autre peut être compris par un travail de remémoration, c'est-à-dire peut être ramené à une information venant du **corps propre**. Cette décomposition d'un complexe de perception c'est le reconnaître, elle contient un jugement et prend fin quand ce dernier but est atteint. » *ESQ*, p. 24.

qui l'oriente vers une résolution qui le rend maître de l'action[45]. Avec cette lecture d'un Moi actif par lequel la pensée s'autonomise, nous retrouvons le sujet souverain. Or, si les efforts du Moi consistent à orienter les flux d'excitation afin qu'il assure sa conservation, il n'en reste pas moins second sur la pulsion de pouvoir qui le crée, le modifie, et le détruit. Avec ce Moi actif, Freud reconduit l'opposition entre activité et passivité, cette instance devenant le centre de commandement, alors que la loi qui commande vient de l'autre, puisque le Moi comme le principe de plaisir se construisent à partir d'une zone d'indiscernabilité.

La mort comme loi interne

Pourtant, Derrida analyse également comment Freud, à l'opposé de la loi de conservation du Moi, en vient à se demander si désirer sa propre mort ne serait pas le propre de la vie. Par ce pas de plus, il expose cette loi du propre suivant une logique du détour.

> L'*Umweg* ne différerait pas en vue du plaisir ou de la conservation […], mais en vue de la mort ou du retour à l'état inorganique.[46]

La mort s'inscrit alors

> comme une loi interne et non un comme un accident de la vie.[47]

Sauf que le discours œdipien manque ce détour (*Umweg*) paradoxalement mis au jour par Freud lui-même.

> Quand Freud parle de *Todestrib, Todesziel, Umwege zum Tode* […], il dit bien la loi de la-vie-la-mort comme loi du propre. La vie *et* la mort ne s'opposent que pour la servir. Par-delà toutes les oppositions, sans identification ou synthèse possible, il s'agit bien d'une *économie* de la mort, d'une loi du propre […] qui gouverne le détour et cherche inlassablement l'évènement propre, sa propre propriation […] plutôt que la vie *et* la mort, la vie *ou* la mort.[48]

Freud reste pris dans une conception par laquelle il avance que l'organisme (ou le Moi) ne veut mourir que de sa *propre* mort en se gardant de l'autre, sans développer que la

---

[45] « [...] c'est l'intérêt originel à établir la situation de satisfaction qui a engendré, dans un cas, la réflexion reproductrice et dans l'autre le jugement comme moyen de parvenir de la situation de perception réellement donnée à celle qui est souhaitée. Le présupposé demeure donc ici que les processus Ψ s'écoulent, non pas d'une façon inhibée, mais au contraire quand le Moi est actif. Le sens éminemment pratique de tout travail de pensée serait pourtant prouvé par là même. » *ESQ*, p. 24, 25.

[46] *SF,* p. 363.

[47] *Ibid.*

[48] *SF,* p. 367.

loi du propre se complique en processus d'ex-appropriation si l'on suit les implications de ses analyses, à l'instar de Derrida[49]. Principe de plaisir, principe de réalité et détour appartiennent à une même structure à « trois-en-un termes (le même en différance) »[50] qui déborde le Moi œdipien avec ses visées ordonnatrices.

> Le plaisir pur et la réalité pure sont des limites idéales, autant dire des fictions. Aussi destructrices et mortelles l'une que l'autre. Entre les deux, le détour différant forme donc l'effectivité même […] du processus « psychique » comme processus « vivant ». Telle « effectivité » n'est donc jamais présente ou donnée. […] Le détour « serait » ainsi la racine commune, autant dire différante, des deux principes […] Les trois termes – deux principes plus ou moins la différance – n'en font qu'un, le même divisé […]
>
> Mais par quelque *bout* que l'on prenne cette structure à un-deux-trois termes, c'est la mort. *Au bout*, et cette mort n'est pas opposable, elle n'est pas différente, dans le sens de l'opposition, des deux principes et de leur différance. […] Si la mort n'est pas opposable, elle est déjà, *la vie la mort.*[51]

Et cette économie de la mort ne peut se rapporter à un dualisme entre la vie et la mort puisque *la-vie-la-mort* s'enchevêtrent au-delà d'une mort opposable.

Le pas de plus de Derrida

La loi qui règle et dérègle l'économie libidinale est alors celle d'un autre qui relève d'un excès de vie[52], ou plutôt d'une logique de la survie qui suit un processus auto-immunitaire en débordant l'instance auto-conservatrice d'un Moi[53]. Si Freud réduit ses interprétations à celle d'un Moi qui retrouve sa capacité d'action en se réappropriant des traces issues de souvenirs refoulés, cette économie ne tient pas compte de leur possible destruction au nom de cette autre logique que le psychanalyste analyse pourtant lui-même et

---

[49] *SF,* p. 364, et s.
[50] *SF,* p. 293.
[51] *SF*, p. 290.
[52] Voir le titre d'Élise Lamy-Rested : *Excès de vie… Derrida*, Kimé, Paris, 2017.
[53] On constate une évolution de la biologie qui tient compte de la destruction cellulaire ce qui pourrait se rapprocher de la logique auto-immunitaire derridienne, par exemple dans les travaux d'Ameisen, comme l'analyse Francesco Vitale à travers la lecture d'un « vivant » qui se conserve en détruisant ses cellules afin de « renvoyer le plus possible la fin du jeu entre le corps et le système immunitaire, entre la vie et la mort, l'identité et la différence », où il s'agit aussi de penser la force de l'autre qui légifère avant toute instance moïque, corps, organisme, ou même vivant qui se conserve, quand bien même son ouverture à l'altérité. F. Vitale, « Biologie et déconstruction. Entre Amelsen et Derrida. Notes sur une note de *Foi et savoir* », Rue Descartes, 2014/3 (n°82), p. 149-153.

qu'il reprend vingt ans plus tard. Sauf qu'il convient de noter que si Freud spécule sur le Moi et l'appareil psychique dans *l'Esquisse*, ou sur le jeu du fort-da de son petit-fils dans *Au-delà du principe de plaisir*, il le fait « sans le faire exprès », « ça spécule sans le que le calcul s'auto-analyse », comme le pointe Derrida dans *Spéculer – sur Freud*.

> Que se passe-t-il quand des actes ou des performances (discours ou écriture, analyse et description, etc.) font partie des objets même dont ils parlent ou écrivent ? On n'y gagne certainement pas en transparence auto-réflexive, au contraire. Le compte n'est plus possible, ni le compte-rendu, et les bords de l'ensemble ne sont ni fermés ni ouverts.[54]

Il manque à Freud ce pas supplémentaire que Derrida franchit en analysant le mouvement même de la spéculation plutôt que d'en rester à l'objet de celle-ci. L'inventeur de la psychanalyse, bien qu'il décrive le cheminement boiteux de ses réflexions[55], se tenant au bord de l'aporie d'une pensée qui se soutient d'un langage qui demande à être interrogé lui-même en ce qu'elle s'y appuie, ne se laisse pas entraîner à cette analyse de plus qui précipiterait tous les concepts auxquels il reste agrippé. Cette archi-analyse remonte jusqu'au spéculateur lui-même, le poussant à *saisir* qu'il est toujours *pris* dans un discours tenant de la logique du supplément d'où il devient impossible de savoir qui parle et qui est Moi.

> Il [Freud] se rappelle. Qui et quoi ? Qui ? lui, bien sûr. Mais on ne peut savoir si ce « lui » peut dire « moi » ; et, même s'il disait « moi », quel moi prendrait alors la parole.[56]

Celui qui parle vient après coup, et la loi qui lui donne la parole n'est pas tant celle d'un Moi que celle d'un *autre* innommable qui l'a toujours précédé et qui lui survivra.

> Un « domaine » s'ouvre où l'inscription, comme on dit, d'un sujet dans son texte (autant de notions à réélaborer) est ce qu'il « vaut » au-delà de ce qu'on appelle une subjectivité empirique, à supposer que quelque chose de tel existe dès lors qu'elle parle, écrit et substitue un objet à un autre, se substitue et s'ajoute comme objet à un autre, dès lors en un mot que ça supplée.[57]

---

[54] *SF,* p. 401.

[55] « Ce que nous lègue Freud entre autres choses, n'est-ce pas, entre spéculation et incertitude, une certaine façon de mettre la maîtrise en déroute ? "On pourrait me demander si et à quel point je suis moi-même convaincu des hypothèses qui viennent d ' être développées [...] ma réponse serait que je ne suis pas plus convaincu que je n'engage les autres à y croire" (ibid. : 403) Comme le montre Derrida très sensible à la malice du propos freudien, "le rapport à l'autre n'est pas suspendu, mais il est tout autre. S'agit-il d'un suspens entre croyance et non croyance ? Pas même. C'est son savoir au sujet de cette suspension qui est suspendu." "Je ne sais pas à quel point j'y crois" dit Freud (ibid. : 404). C'est bien sur cette question de la mesure que le je se divise. Ainsi, la posture freudienne de "bienveillance froide" quant aux avancées théoriques se situerait à mi-chemin entre croire (l'attente croyante ?) et ne pas croire. » A. Bourgain, *Chemins de traverse – Passage de Freud à Derrida*, Editions Lambert-Lucas, Limoges, 2009, p. 19.

[56] *SF,* p. 329.

[57] *Ibid*.

L'autre aura donné lieu à un Moi (ou Sujet) en supplément en tant qu'il s'inscrit dans le langage ou l'écriture, celui-ci n'étant que le résultat d'un processus d'ex-appropriation par lequel les traces qui l'ont produit, le *relèvent* et lui offrent de *s'auto-nomiser* en lui donnant le pouvoir de les remanier sans qu'il ne devienne pour autant le législateur, bien qu'il en ait l'illusion dans un fantasme de maîtrise et de présence à soi. Or, cette instance n'agit qu'en tant qu'elle émerge d'un jeu de forces différentielles dont les lignes de frontière entre le dedans et le dehors sont indistinctes. Quant à cet *autre*, s'il suit une loi de conservation, c'est par une logique de la survie par laquelle des traces se réinvestissent et s'effacent sans cesse en débordant les frontières du Moi. Derrida lit dans cette *archi-analyse* « l'ultime résistance à la solution »[58] de la spéculation freudienne, la solution renvoyant à son irrésolution en tant que la loi de l'autre s'avère en même temps la solution et son impossibilité : elle ne solutionne rien et relance sans cesse ce qui ne peut plus même (s')appeler une solution[59]. Ce qui reformule également la notion de résistance telle que l'entend encore la psychanalyse.

1.1.2. La psychanalyse à venir

C'est ainsi que dans *Résistances*[60], conférence prononcée en 1991 au Collège International de Philosophie, Derrida analyse comment la compulsion de répétition liée à la pulsion de mort reconfigure la notion de résistance à partir d'une non-résistance qui ne se distingue plus de la résistance elle-même.

1.1.2.1. L'irréductible résistance de l'inconscient

Derrida énumère la série des résistances à l'analyse avant d'insister sur une résistance « plus forte », irréductible, que Freud propose de nommer « résistance de l'inconscient tout court ». Elle tiendrait à la compulsion de répétition qui appelle « la perlaboration et peut

[58] *SF,* p. 401.
[59] Nous pourrions dresser une passerelle avec le problématique chez Deleuze, la façon dont l'inconscient moléculaire en fonctionnant par ratés vise à résoudre par à-coups des problèmes liés à un contexte qui se rejoue sans cesse. Mais nous verrons que Deleuze manque la problématique du problématique en choisissant la thèse d'un inconscient différentiel.
[60] J. Derrida, *Résistances* dans « Résistances - de la psychanalyse », Galilée, Paris, 1996.

également la mettre en échec ». Quel lien entre cette compulsion de répétition et cette résistance de l'inconscient à la psychanalyse ?

> Le paradoxe qui m'intéresse ici, c'est que cette compulsion de répétition, en tant que paradigme hyperbolique de la série, en tant que résistance absolue, risque de détruire le sens de la série à laquelle elle est censée assurer ce sens (c'est là un effet de logique formelle […]), mais plus ironiquement encore, elle définit sans doute une résistance qui n'a pas de sens - et qui d'ailleurs n'est pas une résistance.
>
> Ce qui résiste ici, je dirais que c'est une non-résistance.[61]

Rappelons que Derrida décrit dans *Au-delà du principe de plaisir* la compulsion de répétition comme le mouvement de l'appareil psychique qui se livre à une activité de liaisons et déliaison qui entraînent aussi bien les bandages et les résistances de ce qu'il nomme la *stricture,* - l'ensemble lié à lui-même sous le jeu de la pulsion de pouvoir qu'il s'agisse du moi ou d'un socius -, que le déchainement de la pulsion de mort qui débande ces résistances. La stricture ouvre ce jeu de liaisons/déliaisons à la dissémination. Avec la stricture, les résistances ont également un rôle machinique, assurant son renouvèlement en se défaisant au profit de résistances nouvelles. Elles n'ont aucun sens à proprement parlé. Quant au *sujet* des résistances, il n'a pas l'initiative de ce jeu, étant donné que :

> c'est l'X qui spécule sans identité, c'est l'X […] qui calcule et met en place le propre piège de sa relève. Ca se limite pour s'accroître. Mais si ça se limite, ça ne s'accroît pas. Si ça se limite absolument, ça disparaît. Inversement, si l'on peut dire, si ça libère quelque chose qui soit aussi proche que possible du processus primaire (fiction théorique), si donc ça ne se limite pas, pas du tout, ça se limite absolument : décharge absolue, débandade, néant ou mort.
>
> L'irrésolution appartient à cette logique impossible. Elle est la stricture spéculative entre la solution (non-liaison, déchaînement, desserrement absolu : l'absolution même) et la non-solution (resserrement absolu, bandage paralysant, etc.).[62]

La compulsion de répétition est le résultat d'un calcul incessant qui renforce les résistances ou les délie à la faveur des relèves, n'ayant d'autre but que d'assurer le jeu libidinal de la stricture. C'est ainsi qu'elle déchaîne la pulsion de mort pour dénouer les liaisons de l'ensemble lorsque la pulsion de pouvoir tend à le lier plus fortement à lui-même, le poussant à se limiter en se rapprochant de l'état inanimé. Par conséquent, l'objectif de résoudre des résistances engage la psychanalyse dans une direction qui dénie ce jeu aporétique, étant donné que l'irrésolution est première et que la dissolution d'une résistance

[61] *Ibid.,* p. 37.
[62] *SF,* p. 411, 412.

se fera toujours au profit d'un nouveau bandage. La résistance ne relève donc pas d'une résistance, mais d'une non-résistance. Il n'y a aucun sens à l'interpréter en vue de la résoudre, la compulsion de répétition se chargeant non pas de la résoudre, mais de la déplacer. A toute volonté d'interprétation, la résistance opposera toujours cette logique de l'irrésolution.

Y a-t-il encore lieu de retrouver une vérité derrière les résistances qui participent au fonctionnement de la stricture ? A quoi sert alors une interprétation, sauf à forcer un sens qui n'a pas nécessairement lieu d'être ? A quelle fin ? Faire en sorte que l'analyste continue son travail d'analyse ? A quoi bon ? Pour son propre plaisir et celui du patient qui se trouvent liés au dispositif ? Et nous retombons déjà sur la pulsion de pouvoir.

> Ceux qui ont lu ce petit livre immense de Melville savent que Bartleby est aussi une figure de la mort, certes, mais aussi que, sans rien dire, il fait parler, et d'abord le narrateur qui se trouve être aussi un homme de loi responsable et un analyste infatigable. En vérité incurable. Bartleby fait parler l'analyste comme narrateur et homme de loi. Bartleby, c'est aussi le secret de la littérature. Là où peut-être elle fait parler - ou chanter la psychanalyse. « Là où » : le lieu même de la résistance. Résistance de la psychanalyse - à la psychanalyse.
>
> La psychanalyse même. On ne sait plus qui analyse le secret de qui : « à mort ».[63]

La psychanalyse ne reste-t-elle pas dupe d'un mode d'interprétation qui l'amène à chercher de façon obsessionnelle la résolution de résistances qu'il n'y a pas lieu de résoudre ? Sans compter qu'elle cherche à les résoudre par le rabattement continuel du *sujet* sur les figures d'une théorie qui disposerait d'une solution. Or, cette théorie (Œdipe) et même toute théorie, ne sont-elles pas déjà chargées du présupposé qu'il existerait une solution ? Nous retrouvons la critique deleuzo-guattarienne de *L'anti-Œdipe* contre une psychanalyse considérée comme machine d'assujettissement, alors que l'analyse de la compulsion de répétition met en péril la possibilité même d'interpréter.

1.1.2.2. L'interprétation et la restance

Nous venons de voir que la pulsion de pouvoir avec sa logique aporétique ébranle une notion de résistance que la psychanalyse n'a pas su penser jusqu'au champ de la psychanalyse elle-même. L'appareil psychique se livrerait à une activité de liaisons et déliaison qui

[63] J. Derrida, *Résistances, op. cit.*, p. 38.

entraînent aussi bien les bandages et les résistances de l'ensemble (le Moi) qui se lie à lui-même sous le jeu de la pulsion de pouvoir, que le déchainement de la pulsion de mort qui débande ses résistances au profit de résistances nouvelles.

Repartons du concept de résistance qui sert encore de modèle à la psychanalyse : lorsque l'autre, autrement dit l'autre en soi du sujet divisé, est mis en situation de ne pas être entendu, cette violence qu'on lui inflige se cristallise dans des symptômes. Ces symptômes font souffrir le *sujet*, et la vérité reste tenue à l'écart par des barrages qui constituent ses résistances, où nous retrouvons les lieux délimités du Moi, selon Freud, dans l'opposition entre la conscience et l'inconscient. Lever les résistances vise alors à ce qu'un barrage tombe pour qu'une parole soit rendue à cet autre qui en était privé conformément à la loi œdipienne. Ou, selon la lecture lacanienne de *La lettre volée* d'Edgar Poe, à considérer qu'une lettre arrive toujours à destination. Le symptôme se charge de transmettre la lettre, ou bien l'analyse permet de restituer la parole à cet autre au nom de la vérité qui est

> d'établir l'*insistance* de la chaîne signifiante, principe de l'automatisme de répétition, qui guide les effets les plus déterminants pour le sujet.[64]

Or, la compulsion de répétition est enchaînée ici à une logique transcendantale du signifiant comme indivisibilité de la lettre par laquelle

> La lettre ayant (un) lieu d'origine et de destination, restant ce qu'elle est en chemin (qu'est-ce qui le garantit ?), elle a un sens propre : la loi de son trajet d'abord, sinon son contenu, […]. Elle doit avoir un rapport avec ce qui constitue le contrat ou le « pacte », c'est-à-dire avec la sujétion du sujet […]. Son lieu a un rapport essentiel avec son sens et celui-ci doit être tel qu'il la fasse revenir à son lieu.[65]

Pourtant, Derrida et Major pointent le reste inanalysé de Lacan[66], ne souscrivant pas à ces histoires de restitution par lesquelles le signifiant mène le jeu du sens qui circule entre les places de sujets positionnés sur une chaîne transcendantale. La compulsion de répétition excède la loi du signifiant qui tend à la conservation d'une structure où chaque sujet tient une

---

[64] R. Major, *Lacan avec Derrida, op. cit.*, p. 56.
[65] J. Derrida, *Le facteur de la vérité, op. cit*, p. 448.
[66] Dans *Le Facteur de vérité*, Derrida lit Lacan lisant Poe, montrant que Lacan imbrique la circulation de la lettre volée dans sa conceptualité, alors que la scène d'écriture de Poe la déborde. J. Derrida, Le facteur de la vérité, dans « La carte postale », Flammarion, » 1980 / René Major, *Lacan avec Derrida,* Flammarion, 2001.

place, et rejoue sans cesse la loi venue après coup. Aussi, « une lettre n'arrive *pas toujours* à destination », et parce qu'elle est divisible dans sa structure,

> elle n'y arrive jamais vraiment, que quand elle arrive, son pouvoir-ne-pas-arriver la tourmente d'une dérive interne.[67]

Si Lacan enjoint à rendre la parole à un autre bafoué au nom d'une vérité dissimulée, Derrida affirme que la déconstruction est la justice, enjoignant lui aussi à l'écoute de voix encryptées. Mais il n'est pas question de restituer un bien - comme une lettre - à son destinataire au profit d'un propriétaire lésé en son nom propre[68]. Cette injonction revient à un calcul, quand il s'agit de laisser l'autre faire retour en tant qu'un spectre trouve la force d'interrompre le cours du présent. Derrida thématise cette *hantologie* dans *Spectres de Marx*[69], liant psychanalyse et politique. Or, dans son objectif de lever les résistances, la psychanalyse reste dupe de la métaphysique de la présence, et comme le formule Major :

> En fonction de l'hypothèse qui sera faite – que le langage est la condition de l'inconscient et que la circulation de la lettre conditionne le système de dévoilement de la vérité, lui-même condition d'une logique du signifiant, ou que l'inconscient se donne comme un enchevêtrement de traces que le langage lit en les reliant et en tentant de trouver à cette lecture un sens ou d'en délier les sens – on se donnera une représentation très différente de la direction et des trajets d'une analyse, de son parcours ou de ses cheminements, de ses fins et de sa fin.[70]

Une analyse tenant compte de cette lecture n'a plus pour but que le sujet se réapproprie ses choix dans un réajointement au grand Autre d'une chaîne signifiante. Elle devient le lieu où se prépare la décision de l'autre, à l'écoute de voix qui débordent ce rapport au sens et au calcul. Le retour du spectre est impur, et se mêle au don et au pardon. Pour autant, le langage reste lié à la présence et ne peut que reconduire à des effets de sens. Il s'agit alors de se tenir dans le jeu de l'aporie, entre ces voix porteuses d'une virtualité au-delà du sens et le langage avec ses effets d'idéalisation.

---

[67] J. Derrida, *Le facteur de la vérité*, *op.cit,* p. 501.
[68] Voir aussi le parallèle entre le commentaire de *La lettre volée* par Lacan et les accusations que celui-ci fait de plagiat, conformément à cette lecture. René Major, *Lacan avec Derrida, op. cit.,* p 87 et s.
[69] J. Derrida, *Spectres de Marx*, Galilée, Paris, 1993.
[70] R. Major, *Lacan avec Derrida, op. cit.*, p. 29.

Ce retour du spectre ne se calant pas sur la restitution d'un sens originel et la compulsion de répétition s'étant désaxée de la recherche d'une vérité perdue, la notion d'interprétation se transforme elle-même en production inventive.

> Que le travail de la trace ne réveille pas le sens mais le produise, c'est ce qu'il arrive aux psychanalystes d'oublier. De même Derrida rappelle que « la valeur de présence peut aussi dangereusement affecter le concept d'inconscient. Il n'y a pas de vérité inconsciente à retrouver [comme on le dit parfois] parce qu'elle serait écrite ailleurs [...] le texte inconscient est déjà tissé de pures traces, de différences.[71]

Si la psychanalyse reste tributaire de son rapport métaphysique au sens qui grève sa notion de résistance, nous avons vu que la résistance de l'inconscient n'a pas de sens avec la non-résistance. Il faut alors ajouter que le sens n'est pas saturable. Derrida introduit la *restance* qui ouvre à des interprétations sans fin et à une analyse terminable interminable comme Freud l'a par ailleurs bien formulé[72]. Il avance cette notion en déconstruisant la phénoménologie husserlienne par l'analyse du syncatégorème « et » qui se substitue au verbe « est » d'une proposition d'un énoncé de connaissance.

> La déconstruction […] ne fait que suivre et excéder le mouvement de l'epokhê phénoménologique en substituant enfin au « est » le « et » du und so weiter. La proposition type de tout énoncé de connaissance, qui constitue aussi la structure de l'intentionnalité comme Derrida l'a montré dans *La voix et le phénomène*, n'est pas la proposition prédicative du type « S est P », mais plus exactement la proposition non prédicative du type « S et (und so weiter) P ». Or cette substitution ne signe pas seulement la fin de l'intuition, mais aussi celle de l'intention de signification. Car le « et », outre le fait qu'il peut aussi, à l'instar de tout signe, rompre la jonction entre l'intention de signification et l'intuition, présente surtout la spécificité de renvoyer à tous les contenus possibles, c'est-à-dire à aucun.[73]

D'après Lamy-Rested, ce jeu de la différance couple la compulsion de répétition freudienne et l'intentionnalité husserlienne de manière incongrue.

> La différance est simultanément une intentionnalité sans représentation et une compulsion de répétition asubjective et mécanique, qui ne cesse de différer le retour à l'inanimé, qu'il prenne la forme de la cristallisation dans une essence ou l'informe d'une matière indifférenciée. Elle est en d'autres termes, une répétition intentionnelle qui aspire à la représentation sans jamais parfaitement y parvenir, et une répétition compulsive, « in-intentionnelle ».[74]

Pour le moment, contentons-nous d'intégrer cette notion de restance qui déborde une intention de signification remplie par une intuition en prise à une origine du sens. Dans cette

---

[71] R. Major, C. Talagrand, *Sur les traces… à plus d'une voix,* Escritura e imagen Vol. ext. (2011): 231-242.
[72] S. Freud, *Analyse terminée et interminable,* 1937.
[73] E. Lamy-Rested, *La déconstruction : une philosophie de l'à venir, entre phénoménologie et psychanalyse, op.cit,* p. 13, 14.
[74] *Ibid.,* p. 8.

perspective, plutôt qu'à faire appel à un savoir qu'il faut mettre au jour, l'analyste interpréterait le matériel inconscient du sujet à partir d'un non-sens puisé au-delà du langage tout en y renvoyant pour produire un sens toujours autre.

Voilà que nous oscillons entre une première lecture où l'interprétation se brise sur l'absence de sens d'une non-résistance vouée aux caprices de la compulsion de répétition, et une perspective où l'interprétation produit du sens, ouvrant le matériel inconscient à des retranscriptions illimitées. Nous utilisons le terme de retranscriptions, car il convient d'inquiéter la notion de *traduction* comme celle de *transcription*[75] qui laissent à penser qu'il existe un sens univoque dans le matériel psychique en le rapportant à une inscription originelle. Or, le traumatisme est irreprésentable, et les retranscriptions ne seront jamais qu'impures, se rejouant indéfiniment. A noter que Freud aura avancé lui-même cette hypothèse, comme l'analyse Derrida dans *Freud et la scène de l'écriture.*

> Le texte inconscient est déjà tissé de pures traces, de différences où s'unissent la force et le sens, texte nulle part présent, constitué d'archives qui sont *toujours déjà* des transcriptions.[76]

Aussi Lacan (du moins, le *premier* Lacan), en posant un signifiant transcendantal en rapport à la vérité, serait en retrait par rapport à ces lectures de Freud chez lequel la traduction relève d'une retranscription. Celui-ci n'aura pour autant eu de cesse de renchaîner l'inconscient à Œdipe via l'instance d'un Moi auto-conservateur.

Au final, qu'il n'y ait aucun sens à tirer d'une non-résistance ou qu'un sens se recrée à partir d'interprétations, les deux lectures ne se rejoignent-elles pas en faisant trembler la théorie psychanalytique ? Comme la production d'un sens s'apparente à une inscription nouvelle, une résistance (ou non-résistance) ne sera levée qu'au profit d'une réécriture qui déplacera le sujet, lorsque l'interprétation réussit et qu'il cède en l'investissant. Mais de quelle réécriture est-il alors question ? A partir de quel matériel ? Le savoir de la psychanalyse ? N'est-il pas miné par ce bouleversement dans la notion d'interprétation ? Si

[75] « Le texte conscient n'est donc pas une transcription parce qu'il n'y a pas eu à transposer, à transporter un texte présent ailleurs sous l'espèce de l'inconscience. Car la valeur de présence peut aussi dangereusement affecter le concept d'inconscient. Il n'y a donc pas de vérité inconsciente à retrouver parce qu'elle serait écrite ailleurs. Il n'y a pas de texte écrit et présent ailleurs, qui donnerait lieu, sans en être modifié, à un travail et à une temporalisation (celle-ci appartenant […] à la conscience) qui lui seraient extérieurs et flotteraient à sa surface. » *FSE,* p. 313.
[76] *FSE,* p. 314.

l'interprétation consiste à proposer un matériel producteur de sens, les énonciations issues d'un savoir qui prétend faire jaillir une vérité deviennent infondées. Si ce savoir est hypothéqué par un impensé (un sens caché, le signifiant transcendantal, la parole pleine, Œdipe) et qu'il n'existe pas de savoir sur lequel fonder les interprétations, faut-il alors en conclure que toute interprétation ne relève que d'un présupposé de l'analyste ?

1.1.2.3. La psychanalyse, une activité de déliaison

Malgré tout, la psychanalyse conserve des spécificités sur les autres techniques, ce qui rend la nécessité de la transformer d'autant plus urgente. Elle tente de déjouer l'implication de l'analyste afin que le *sujet* élabore ses propres énoncés. Rappelons le parcours de Freud, parti de l'hypnose avant qu'il n'abandonne cette pratique, se lestant de toute influence nuisible à la perlaboration. Or, nous venons de voir que cette tentative de non-intrusion est impossible. Il y a toujours réécriture d'un contenu impur qui se fonde sur une matière non homogène à un socle de savoir. D'une part, toute interprétation ne dévoilera jamais une vérité ultime, de l'autre, la tentative pour l'analyste de limiter son influence peut déchaîner un excès d'interprétation, car même à ne rien dire, ses souffles et ses gestes se chargent de sens, puisqu'il faut une réécriture. La suggestion est donc irréductible au transfert. Derrida reposera le constat de Freud dans *Spéculer – sur Freud*.

> *Echec d'une psychanalyse purement interprétative*, le temps est clos pour elle. Elle n'est plus […] « un art de l'interprétation » […], d'une interprétation dont la prise de conscience par le malade ne produisait en réalité aucun effet thérapeutique. Au moment de cet échec pratique un autre moyen s'impose. Et une transformation réelle de la situation analytique. C'est par le « transfert » […] qu'on aura tenté de réduire les « résistances » du malade qui ne se laisse pas atteindre par la simple prise de conscience d'une *Deutung*. Le transfert lui-même déplace mais il ne fait que déplacer la résistance. Il opère une résistance, *comme* une résistance.[77]

La neutralité bienveillante par laquelle l'analyste reste en retrait et guide le *sujet* jusqu'à ce que la vérité émerge de ses *propres* paroles, n'aura jamais été qu'un vœu pieux. Après une telle relecture, la psychanalyse peut-elle encore subsister ? Même en considérant qu'il navigue à vue à l'écoute des montages du sujet, ne pouvant au mieux que *suggérer* des interprétations à partir d'un non-savoir plutôt qu'en repartant d'Œdipe, qu'est-ce qui justifie

[77] *SF,* p. 346.

les interprétations de l'analyste ? Le psychanalyste devrait-il repartir, à défaut d'un savoir, d'un savoir-faire ? A éviter d'intervenir dans le discours du sujet, la psychanalyse ne se confond pas malgré tout avec d'autres techniques performatives. Elle seule se concentre sur le travail de déliaison des résistances, quand les autres pratiques visent à lier le sujet aux prescriptions d'un savoir. A cette réserve, encore une fois, qu'une déliaison ne peut se faire qu'au bénéfice d'une autre liaison via le processus du transfert. Dans ce cercle vicieux, il n'en reste pas moins qu'entre une pratique qui suggère des comportements sous le jeu d'une pulsion de pouvoir aveugle, et celle où le patient défait des résistances en laissant jouer la pulsion de mort et retisse des liens en *libérant* sa *parole* et en produisant des *énoncés* - avec la limite sur laquelle nous venons d'insister -, se dessine une différence forte. A cette réserve près, encore une fois, que la psychanalyse aurait tout intérêt à se décaper d'un savoir rapporté à Œdipe qui l'assimile encore trop aux autres thérapies et à intégrer la problématique de l'écriture en se défaisant d'une essentialisation d'une parole dite *pleine*.

La psychanalyse entretiendrait alors un lien privilégié avec la pulsion de mort, n'ayant d'autre sens qu'à délier les résistances qui produisent les symptômes les plus *douloureux* du *sujet* (ce qui renvoie à *qu'est-ce que la douleur et le plaisir ? Y a-t-il un seuil ?*), bien qu'elle rencontre toujours la résistance de la non-résistance, comme l'énonce Derrida dans *Résistances - de la psychanalyse* à partir de la compulsion de répétition.

> Double raison pour que la compulsion de répétition ne donne pas son sens aux quatre autres résistances : elle n'a pas de sens (pulsion de mort) et elle résiste à l'analyse sous la forme de la non-résistance : pour cette première raison qu'elle est elle-même de structure ou de vocation analytique. Et certains seraient tentés d'en inférer que la psychanalyse lui est homogène et que, théorie, clinique et institution psychanalytiques représentent la pulsion de mort ou la compulsion de répétition à l'œuvre. […].[78]

[78] J. Derrida, *Résistances*, *op. cit.*, p. 38.
Lacan partagerait cette lecture, comme le montre par Bertrand Ogilvie (avec nos réserves émises plus haut, sans compter son opposition homme-animal à partir du langage) : « À faire surgir ce qui pour Lacan est l'essentiel de l'enseignement freudien, et qui n'est pas "une bonne nouvelle": le sens de la vie, fondamentalement, c'est la mort, par où Lacan va à l'encontre de toutes les philosophies, et de toute anthropologie, en montrant que l'être, le réel ne peut être pensé par rapport à aucune valeur, à aucun bien mais seulement dans son fonctionnement non finalisé. L'être ne veut pas le bien car il ne veut rien du tout. La découverte de Freud à partir de laquelle Lacan dit qu'il faut relire toute son œuvre, c'est celle de la pulsion de mort, plus précisément l'idée que toute pulsion est pulsion de mort en dernière instance. » B. Ogilvie, « Sujet de l'inconscient ? », *Revue française de psychanalyse*, vol. vol. 82, no. 4, 2018, p. 950-961.

N'est-ce pas ce que Deleuze-Guattari cherchent aussi dans la psychanalyse en ce qu'elle interrompt le sens, si seulement elle pouvait se libérer d'Œdipe ?

> « Nous en étions aux deux directions de la cure : l'une consistant à garotter le flux de figures sur l'image œdipienne, […] ; et l'autre, la direction de l'avenir, consistant à schizophrénisier […]. Or vous disiez que pratiquement, vous appliquiez déjà cette direction de schizophrénisation thérapeutique, en forçant, en précipitant vos sujets à bondir, à délier (non à résoudre) Œdipe. […]
>
> (Ce serait ça l'analyse des résistances qui n'a pas été comprise jusqu'à maintenant car le problème du transfert suppose un problème purement analytique de flux, cf. quanta de libido). » *Lettre de Deleuze à Guattari*, 20/07/1970[79]

Mais la psychanalyse dont le sens serait de défaire le sens peut-elle rester dupe du sens qu'elle donnerait encore à ce jeu de déliaison ? Ne faudrait-il pas qu'elle réalise aussi qu'elle ne peut se proposer comme un *projet* qui vise à dénouer les résistances afin de se délier elle-même d'une position qu'elle essentialise encore ? Ou ne faut-il pas qu'elle conduise à analyser en permanence le jeu aporétique de la pulsion de pouvoir qui sévit jusque dans le paradoxe de sa vocation à la déliaison ? L'analyste amènerait alors le sujet à ce point de rupture avec le langage, avant d'y revenir à partir de cette ouverture sur un non-langagier qui le déborde. Ce point serait peut-être l'un des objectifs, s'il en faut, de la cure. A défaut de cette mutation, la psychanalyse risque d'être « débordée, laissée sur le bord de la route »[80], d'après Derrida qui évoque le processus auto-immunitaire qui la conduit à se résorber, rappelant qu'elle l'ouvrirait également à un champ politique qui l'ignore.

Élargissant en effet la problématique au champ politique où la psychanalyse se doit d'être impliquée, Derrida se demande si elle ne continue pas à être tributaire d'un concept de résistance lié à un moi auto-conservateur qui

> implique encore des lignes de frontière, des tracés de front ou des théâtres de guerre dont le modèle est (serait) ce qui se périme(rait) aujourd'hui ?[81]

Cette notion de résistance se retrouve dans la conception des conflits internationaux entre États souverains, et ces États sont en déconstruction, tandis que le modèle de la guerre qui fait appel à des fronts et des bordures bien délimités serait en crise, d'après Derrida. Ce qui nécessite, comme pour la résistance, une révolution de la notion de souveraineté.

---

[79] G. Deleuze, *Lettres et autres textes*, Edition préparée par D. Lapoujade, Minuit, 2015, Paris, p. 22.
[80] J. Derrida, *États d'âme de la psychanalyse,* Galilée, Paris, 2000, p. 22.
[81] *Ibid.,* p. 23, 24.

1.1.3. La déconstruction de la souveraineté

La pulsion de pouvoir ouvre à la nécessité de repenser l'économie libidinale, et Derrida en repart pour connecter la psychanalyse au politique. Cette puissante logique porte une charge révolutionnaire en ce qu'elle défait tout principe et déconstruit la souveraineté. La force de cette formalisation tient du privilège quasi-transcendantal de la pulsion de pouvoir qui prime sur tout principe. Bien que formulée dans la langue de Freud et du mythe des pulsions, elle renverse tout édifice conceptuel qui repose sur un principe transcendantal, ce qui ouvre à la contamination du champ politique en rejouant la souveraineté.

1.1.3.1. Le privilège quasi-transcendantal de la pulsion de pouvoir

Repartons du passage où Derrida mentionne un privilège quasi-transcendantal de ce qu'il qualifie de pulsion de pouvoir ou de maîtrise, indiquant que cette pulsion est

> […] irréductible à aucune autre, elle semble avoir part à toutes les autres dans la mesure où toute l'économie du PP [Principe de Plaisir] et de son au-delà se règle sur des rapports de « maîtrise ». On peut alors envisager **un privilège quasi transcendantal** de cette pulsion de maîtrise, pulsion de puissance ou pulsion d'emprise. Cette dernière dénomination […] marque mieux le rapport à l'autre, même dans l'emprise sur soi. Puis ce mot se met aussitôt en communication avec le lexique du donner, du prendre, de l'envoyer ou du destiner […]. La pulsion d'emprise doit être aussi le rapport à soi de la pulsion : pas de pulsion qui ne soit poussée à se lier à soi et à s'assurer la maîtrise de soi comme pulsion. D'où la tautologie transcendantale de la pulsion d'emprise : c'est la pulsion comme pulsion, la pulsion de pulsion, la pulsionnalité de la pulsion. Il s'agit encore d'un rapport à soi comme rapport à l'autre, l'auto-affection d'un fort : da qui se donne, se prend, s'envoie et se destine, s'éloigne et se rapproche de son propre pas, de l'autre.[82]

Qu'est-ce que ce privilège quasi-transcendantal ? Rappelons que le principe transcendantal succède au principe métaphysique qui énonce une règle a priori permettant de connaitre un objet dont le concept est donné par cette règle indépendamment de l'expérience. Ce que Kant critique en ce que la spéculation opère à partir de la raison de façon illégitime, étant détachée de l'expérience tout en lui imposant son cadre. Des théories concurrentes coexistent alors dans un perpétuel champ de bataille, chacune pouvant se soutenir faute de faire l'épreuve de l'expérience. Par sa critique transcendantale, Kant renverse la perspective :

[82] *SF,* p. 412, 413, 414.

la connaissance de l'objet en soi s'avère impossible, mais la forme de l'entendement du sujet pensant pose un principe transcendantal permettant d'énoncer les conditions de possibilité a priori de l'expérience. Ce principe existe indépendamment de celle-ci tout en s'y appliquant, rendant possible la connaissance. Husserl reconduira la logique d'une conscience transcendantale par l'intentionnalité. Mais ces déclinaisons du transcendantal se fondent toutes sur la croyance présupposée en une vérité unifiante renvoyant encore à la métaphysique. Ce présupposé est issu du jeu de la conscience en tant qu'il est ce mouvement d'auto-affection produisant un effet de rassemblement de soi à soi comme rapport à l'autre dans un phantasme de présence, et il aura conduit à poser un fondement, qu'il s'agisse de la forme de l'entendement chez Kant ou de l'ego transcendantal chez Husserl.

Or, en spéculant sur Freud, Derrida met en cause la possibilité qu'un principe transcendantal puisse être fondé a priori. Ce qui fonde tout principe déborde le jeu de la conscience, et tout principe, toute loi, et plus largement toute écriture, est l'inscription d'une force qui travaille au-delà de la représentation. Ce que Derrida thématise dans le contexte de la psychanalyse avec la logique aporétique de la pulsion de pouvoir, démontrant avec Freud que cette pulsion dispose d'un privilège quasi-transcendantal sur tout principe. Elle constitue l'archi-loi donnant lieu à un principe qui n'en est jamais que dérivé, offrant de penser comment un principe *se fonde* sous la violence d'une force hétérogène à son origine sans qu'on ne puisse remonter à cette dernière. Partir de cette aporie ouvre le contexte à se rejouer en ce qu'elle évite d'essentialiser un principe, rappelant qu'il n'est jamais qu'un effet d'après-coup. En revanche, tout principe qui ne tient pas compte de l'aporie s'appuie sur un présupposé en défendant une position souveraine qui fait machinalement proliférer les contradictions selon un processus auto-immunitaire. Par exemple, la loi œdipienne d'une psychanalyse fondée sur une logique d'autoconservation par laquelle le principe de plaisir se doit d'obéir au principe de réalité, alors qu'il le transgresse par une indomptable pulsion de mort qui dérange cet édifice conceptuel. Freud ne peut résoudre l'énigme, sauf à faire un pas *au-delà du principe de plaisir* par une logique du détour en envisageant la pulsion de pouvoir qui fonde et déborde ce principe, avant qu'il ne se ravise et réaffirme son dualisme.

1.1.3.2. La nécessité d'une analyse quasi-transcendantale

Il faut ajouter que lorsqu'un système entretient la présupposition de principes, il conduit à exclure une catégorie qui se révèle quasi-transcendantale en ce qu'elle participe à son fondement même[83].

> chaque fois qu'on tient un discours contre le transcendantal, une matrice – la striction même – contraint le discours à mettre le non-transcendantal, le dehors du champ transcendantal, l'exclu, en position structurante. La matrice en question constitue l'exclu en transcendantal du transcendantal[84].

La catégorie étant en même temps incluse et exclue, le mouvement du système s'articule aveuglément autour de celle-ci suivant le jeu de l'aporie. A l'instar de la pulsion de pouvoir qui déborde la juridiction du principe de plaisir, alors même qu'elle y est prise et qu'elle le conduit. Et si Freud devine la logique du détour en spéculant sur cette pulsion, plus qu'à en faire l'objet de sa spéculation, celle-ci porte en réalité le mouvement même qui le pousse à spéculer sur un mécanisme dont il est le jeu à travers son processus d'écriture.

Une analyse quasi-transcendantale offre alors de radioscoper l'ontologie de tout système lié à un principe souverain sous le jeu de présupposés métaphysiques en repérant comment la catégorie qu'il exclut y joue le rôle de fondement. Par exemple, Derrida lie le mouvement des textes de Foucault au jeu de l'aporie en établissant un parallèle avec la spéculation de Freud *Au-delà du principe de plaisir.* En mettant au jour la pulsion de pouvoir, Freud inquiète la pensée de Foucault qui n'a pas tenu compte de ce frayage. Sans approfondir

---

[83] Deleuze formule une notion proche avec l'Essence chez Proust qui définit tant la singularité de l'artiste que toute catégorie qui fonde une série à laquelle elle appartient. Mais s'il retient comment une catégorie offre une perspective créatrice par le paysage qu'elle fonde, il ne pense pas le quasi-transcendantal en tant que catégorie exclue et incluse à la fois dans la série fondée. Sa lecture relève du perspectivisme leibnizien éclaté par Proust (p. 196) comme Deleuze l'éclatera avec Nietzsche, ce que nous aborderons dans la 2è partie : « Même dans l'art où les points de vue sont les plus purs, "chaque artiste semble ainsi comme le citoyen d'une patrie inconnue, oubliée de lui-même, différente de celle d'où viendra, appareillant pour la Terre, un autre grand artiste." Et c'est bien ce qui nous a semblé définir le statut de l'essence : point de vue individuant supérieur aux individus-mêmes, en rupture avec leurs chaînes d'association, elle apparaît *à côté de* ces chaînes, incarnée dans une partie close, *adjacente* à ce qu'elle domine, *contigüe* à ce qu'elle fait voir. Même l'Église, point de vue supérieur au paysage, a pour effet de cloisonner ce paysage et surgit elle-même, au détour d'un chemin, comme ultime partie cloisonnée, adjacente à la série qui se définit par elle. » G. Deleuze, *Proust et les signes*, PUF, 1964, p. 194.

[84] *GL*, p. 272.

ce texte, nous contentant d'illustrer l'enjeu d'une analyse quasi-transcendantale, notons comment Derrida, pour *Être juste avec Freud*[85], reprend la spéculation freudienne – lorsqu'elle n'est pas rabattue sur le dualisme œdipien – pour interroger la conceptualité de Foucault qui enchevêtre pouvoir et plaisir dans son *Histoire de la sexualité*[86]. A noter que Derrida critique cette fois le monisme en repartant de Foucault qui associe plaisir et pouvoir, avançant une notion de dualité spiralée qui semble contredire notre lecture critique du dualisme dans lequel Freud retombe, si ce n'est que cette dualité correspond à la logique du détour, l'aporie jouant entre la pulsion de pouvoir et tout principe sans qu'on ne puisse la réduire à un monisme, ni à un dualisme[87]. Ainsi Foucault n'aura eu de cesse de tourner autour de la psychanalyse sans tenir compte d'un pas *au-delà du principe de plaisir.* Or, ce pas de Freud mène à la pulsion de pouvoir et à la logique de l'aporie en frayant au-delà de la problématisation foucaldienne (sauf lorsque Freud y résiste et revient en arrière).

> [Freud] nomme même une pulsion du pouvoir ou une pulsion de maîtrise originale (Bemächtigungstrieb). Il est bien difficile de savoir si cette pulsion de pouvoir dépend encore du principe de plaisir, voire de la sexualité comme telle, de l'austère monarchie du sexe que Foucault dénonce dans la dernière page de son livre.
>
> Comment Foucault aurait-il situé cette pulsion de maîtrise dans son discours sur le pouvoir ou sur des pouvoirs irréductiblement pluriels ? […] Comment aurait-il interprété les références insistantes au démoniaque dans *Au-delà du principe du plaisir* ? […] Dans l'ensemble de la problématisation dont il décrit l'histoire, comment Foucault aurait-il inscrit ce passage de *Au-delà...* […] Aurait-il inscrit cette matrice problématique à l'intérieur de l'ensemble dont il décrit l'histoire ? Ou bien de l'autre côté, du côté de ce qui permet au contraire de délimiter l'ensemble, de le problématiser, justement ? et donc d'un côté qui n'appartient plus à l'ensemble, ni […] à aucun ensemble, si bien que l'idée même d'un rassemblement de la problématisation ou du dispositif, sans même plus parler de l'âge, de

---

[85] J. Derrida, « Être juste avec Freud », in *Résistance - De la psychanalyse* Galilée, Paris, 1996.

[86] Michel Foucault, *Histoire de la sexualité*, tome I, *La Volonté de savoir*, Gallimard, Paris, 1976 ; tome II, *L'Usage des plaisirs*, Gallimard, 1984 ; tome III, *Le Souci de soi*, Gallimard, Paris, 1984.

[87] « [...] ce à quoi il faut cesser de croire, c'est à la principialité ou à la principauté, à la problématique du *principe,* à l'unité principielle et du plaisir et du pouvoir, ou encore de telle ou telle pulsion supposée plus originaire que l'autre. Le motif de la *spirale* serait celui d'une dualité pulsionnelle (pouvoir/plaisir) *sans principe.* Ce que Freud cherchait alors, sous les noms de "pulsion de mort" ou de "compulsion de répétition", n'est-ce pas ce qui, venant "avant" le principe (de plaisir ou de réalité), resterait toujours hétérogène au principe de principe ? *L'esprit de cette spirale,* voilà qui tient en haleine. Ou si vous aimez mieux : en vie. Alors la question se relance encore : la dualité en question, cette dualité spiralée, n'est-ce pas ce que Freud a tenté d'opposer à tous les monismes en parlant d'une dualité pulsionnelle et d'une pulsion de mort, d'une pulsion de mort qui n'était sans doute pas étrangère à la pulsion de maîtrise ? Et au plus vivant de la vie, à sa survivance même ? » J. Derrida, *Etre juste avec Freud, op. cit.,* p. 146.

> l'épistémè, du paradigme ou de l'époque, autant de noms peu fiables, reste aussi problématique que l'idée même de problématisation ?[88]

Derrida lit Foucault lisant et ne lisant pas Freud, et s'interroge sur la place que tient le psychanalyste dans ses textes. Il analyse comment Foucault intègre Freud dans une époque sans saisir que ce-dernier déborde sa conceptualité, jouant lui-même le rôle de quasi-transcendantal dans la sérialité foucaldienne.

> Freud appartient et n'appartient pas aux séries dans lesquelles Foucault l'inscrit. Le hors-série se trouve régulièrement réinscrit dans des séries.[89]

La formalisation de la logique quasi-transcendantale de la sérialité s'illustrant

> à chaque fois que la condition transcendantale d'une série fait aussi partie, paradoxalement, de la série, créant des apories pour toute constitution d'un ensemble, notamment d'une configuration historique (âge, épistémè, paradigme, the- mata, époque, etc.). Ces apories sont tout sauf des impasses accidentelles qu'il faudrait tenter à tout prix de forcer selon des modèles théoriques reçus. L'épreuve de ces apories est aussi la chance de la pensée.[90]

Foucault n'a pas pensé le jeu aporétique de la pulsion de pouvoir qui travaille au-delà de tout principe et sur laquelle Freud spécule[91]. Aussi, Freud perturbe la cohérence de son texte en se situant à la charnière de sa pensée, Foucault le plaçant parfois parmi les auteurs qui pensent la folie, et d'autre fois, parmi ceux qui veulent l'arraisonner[92]. Le psychanalyste joue le rôle de quasi-transcendantal dans la pensée foucaldienne, ayant spéculé sur la folie (la force hétérogène) et sur la raison (le principe, la loi) qui tente de la contenir, alors que la seconde dérive de la première. A défaut de problématiser la relation sous forme d'aporie, Foucault en reste le jeu, tournant autour de Freud qui passe d'un côté à l'autre du partage qu'il opère entre ce qui fait sens et ce qui ne le fait plus.

> Mais aussitôt après cette comparution de Freud auprès de Nietzsche et de tous les Malins Génies, le balancier du *fort/da* se met en jeu qui depuis n'aura cessé de convoquer et de révoquer Freud des deux côtés de la ligne de partage, dans et hors de la série depuis laquelle se signe l'histoire de la folie. Car voici que dès les pages suivantes, Freud se trouve séparé de la lignée dans laquelle *on* rassemble tous les dignes héritiers du Neveu de Rameau. Le nom

---

[88] *Ibid.,* p. 145.
[89] *Ibid*, p. 102.
[90] *Ibid*.
[91] Mais s'il spécule, nous montrons que Freud n'a pas thématisé l'aporie *:* voir *1.1.1.3. La vie – la mort.*
[92] « Or Foucault *veut et ne veut pas* situer Freud en un lieu historique stabilisable, identifiable, offert à une appréhension uni- voque. L'interprétation ou la topographie qu'il nous propose du moment freudien paraît toujours inquiète, divisée, mobile, certains diraient ambiguë, d'autres ambivalente, embarrassée ou contradictoire. Il veut tantôt créditer, tantôt discréditer Freud, à moins qu'il ne fasse en vérité l'un et l'autre indiscernablement et à la fois. » J. Derrida, *Être juste avec Freud*, *op. cit.,* p. 100.

de celui qui n'était pas fou, pas assez fou en tout cas, le nom de Freud est cette fois dissocié de celui de Nietzsche.[93]

A l'aide d'un principe de raison mis contradictoirement au service de la folie, Foucault aura fait une classification entre des auteurs qui restent tributaires du sens et d'autres qui passent du côté de la folie, mais il n'aura pas su penser au-delà du sens la logique aporétique qui aura produit sa propre conceptualité avec ses catégories et ses partages. Ses concepts – ensemble, problématisation, dispositif, épistèmé, etc – portent la marque du logocentrisme et d'une logique de souveraineté.[94] Bennington éclaire l'enjeu du quasi-transcendantal qui décrit la démarche de lecture de Derrida lorsqu'il met en exergue la folie chez Foucault, ou encore le supplément chez Rousseau, l'indice chez Husserl, la sœur chez Hegel, etc.

> […] tout système exclut ou expulse quelque chose qui ne se laisse pas penser dans les termes du système, et se laisse fasciner, aimanter, contrôler par cet exclu, transcendantal de son transcendantal.[95]

1.1.3.3. Auto-immunité et inconditionnels : vers une autre écriture politique

Revenons au Moi qui se protège avec ses frontières et sert d'analogie pour penser le modèle politique de l'État souverain. Si tout principe s'incline face à la force hétérogène qui le fonde et l'emporte par le fond, ce *Moi* auto-conservateur perd-il ses coordonnées pour autant ? Y a-t-il encore un *Moi*, lorsqu'on ne peut plus distinguer les lieux du plaisir et du déplaisir ? Ou plutôt, comment se comporte cette *instance* lorsque principe de plaisir et principe de réalité ne sont pas opposables ? Derrida conserve le terme de Moi qu'il reformule par le jeu aporétique de la pulsion de pouvoir.

> Le moi vivant est auto-immune (…). Pour protéger sa vie, pour se constituer en unique moi vivant, pour se rapporter, comme le même, à lui-même, il est nécessairement amené à accueillir l'autre au-dedans (la différance du dispositif technique, l'itérabilité, la non-unicité, la prothèse, l'image de synthèse, le simulacre, et ça commence avec le langage, avant lui, autant de figures de la mort), il doit donc diriger à la fois pour lui-même et contre lui-même

---

[93] *Ibid*, p. 114.

[94] Derrida rappelle que Foucault aura négligé la percée freudienne comme heideggérienne pour penser la problématisation de sa problématisation : « Selon quelle logique inscrire et situer, dans un *ensemble* historique, *épistémè, paradigme, themata, configuration* ou *époque* (peu importe pour l'instant), la pensée même qui permet d'interroger cet ensemble *comme ensemble*, de lui poser les questions appropriées, de lui reconnaître une *structure d'ensemble* et d'en déterminer les traits pertinents ? » J. Derrida, « Au-delà du principe de pouvoir », *Rue Descartes*, vol. 82, no. 3, 2014, p. 4-13.

[95] Geoffrey Bennington, Jacques Derrida, *Jacques Derrida*, *op. cit., p.* 262, 263.

> les défenses immunitaires apparemment destinées au non-moi, à l'ennemi, à l'opposé, à l'adversaire.[96]

Si le Moi dénie l'altérité qui le constitue, les effets organisateurs de la pulsion de pouvoir se conjuguent à la compulsion de répétition et à la pulsion de mort. Par ce processus auto-immunitaire, on ne peut distinguer qu'une même pulsion du *propre* avec sa logique du détour, entraînant le *Moi* à se lier selon d'autres connexions qui menacent ses forces de liaison et le reconfigurent. Le terme d'immunité employé ici aura d'abord été une notion juridique[97]. Elle sera reprise et compliquée par la médecine par la notion d'auto-immunité jusqu'à ce que Derrida la réinvestisse en la faisant opérer dans le champ politique, tissant une analogie entre les mécanismes du Moi ou du corps biologique et ceux du corps social, de même que la définition que nous avons soulignée et qu'il donne de la pulsion de pouvoir dans *Spéculer sur Freud* s'applique à tout ensemble, moi ou socius. Par ce déplacement métaphorique, Derrida s'inscrit dans la continuité de Freud, tout en ayant problématisé la métaphore et bouleversé son statut afin qu'elle ne soit plus considérée comme l'effet de dérivation d'un référent originaire. Lorsque Freud fait un pas au-delà de l'illusion transcendantale de la conscience dans *L'Esquisse*, Derrida trouve sa modélisation remarquable, une fois qu'on la considère comme une métaphore et non comme une description neurologique[98], puisque le discours de la science est lui-même pris dans l'aporie qui fait vaciller une langue ou des principes fixés à quelque référent en tant qu'il renverrait à une vérité originelle, aussi dissimulée soit-elle. Car, comme Derrida le souligne à nouveau dans *Spéculer sur Freud* :

> La science comme connaissance objective […] ne peut formuler la question de l'évaluation quantitative d'un affect qualitatif […] et dans lequel un sujet est irréductiblement engagé.[99]

Sur cette thématisation de la métaphore qu'il transforme et du rapport à la langue, on peut se reporter à cette spéculation par laquelle Derrida fait apparaître que Freud, au fil de son cheminement, n'attend plus d'une langue qu'elle soit purifiée de toute métaphore, et que

---

[96] J. Derrida, *Spectres de Marx*, *op. cit.,* p. 224.
[97] « Droit fixe accordé à tout un corps, à toute une ville, et qui les affranchit d'impôts, de charges, de devoirs, etc. », Littré.
[98] *FSE*, p 298.
[99] *SF,* p 293.

> les progrès ne peuvent donc se faire qu'à l'intérieur du transfert métaphorique. L'emprunt est la loi. A l'intérieur de toute langue, puisqu'une figure est toujours un langage d'emprunt, mais aussi d'un domaine discursif à l'autre, ou d'une science à l'autre [par exemple entre psychologie, physiologie ou chimie][100].

En nous *attachant* à la notion de pulsion de pouvoir, nous avons nous-même choisi une langue, celle de Freud, que Derrida reprend, ne cherchant pas à l'essentialiser, mais à nous installer dans un contexte *structurant* pour rebattre les cartes entre psychanalyse et politique. Repenser la psychanalyse depuis la pulsion de pouvoir conduit à repenser la pertinence des lignes de frontières du Moi, de même que les lignes de frontières que la psychanalyse a tracées avec son dehors, et à tenir compte du jeu de l'aporie, le champ politique s'en trouverait lui-même transformé.

> Cette pulsion de pouvoir annonce sans doute, avant et au-delà de tout principe, avant et au-delà de tout pouvoir […], l'un des lieux d'articulation du discours psychanalytique freudien avec les questions juridiques et politiques en général.[101]

L'aporie qui travaille entre la pulsion de pouvoir et tout principe, entre la force de ce qui vient et la violence de son inscription, engage à une autre politique, une autre hospitalité. Elle déconstruit tout principe souverain qui, au nom d'une conservation du corps social, essentialise des frontières sans tenir compte de l'arrivant.

Derrida interroge à nouveau Freud dans *États d'âme de la psychanalyse*, lors de son échange avec *Einstein* au sujet de la guerre[102]. Prenant parti une fois de plus pour la pulsion de vie contre la pulsion de mort en les opposant à rebours de son frayage, Freud émet

---

[100] *SF*, p 394 et s.

[101] J. Derrida, *États d'âme de la psychanalyse,* Galilée, 2000, p. 48.
En ce sens, nous interrogeons la spécificité que Bertrand Ogilvie attribue à la psychanalyse sur la philosophie à partir du transfert dans son article « Sujet de l'inconscient ? », sachant qu'il limite l'horizon philosophique moderne autour de l'articulation du couple sujet/objet, sans tenir compte des formalisations derridiennes. « Autrement dit faute d'avoir des rapports sexuels, on en parle, et ça en tient lieu, tant bien que mal. "Il n'y a pas la moindre réalité prédiscursive, pour la bonne raison que ce qui fait collectivité, et que j'ai appelé les hommes, les femmes et les enfants, ça ne veut rien dire comme réalité prédiscursive. Les hommes, les femmes et les enfants, ce ne sont que des signifiants. Une femme cherche un homme au titre de signifiant (Lacan, 1973, p. 34)." C'est à ce niveau que le déroulement de la cure apparaît très clairement déconnecté de toute conception d'une nature humaine, et donc de toute philosophie. Car la pratique du transfert n'est pas la mise en œuvre d'une théorie, ni l'activation d'une réflexion individuelle ou collective : elle est l'affrontement indirect de la trans-individualité des phénomènes psychiques au travers d'une singulière pratique à deux. Si tout travail philosophique s'avère au bout du compte pris dans un transfert, l'inverse n'est jamais vrai. » B. Ogilvie, « Sujet de l'inconscient ? », *op.cit.* p. 950-961.

[102] « *Pourquoi la guerre ?* (all : *Warum Krieg?*) rassemble un échange épistolaire de 1932, entre Albert Einstein et Sigmund Freud, sur le thème de la guerre, à la demande de la Commission internationale de coopération intellectuelle. Cette correspondance est publiée en 1933, en France, en Allemagne et en Angleterre sous la forme d'un opuscule. » Source Wikipédia.

l'hypothèse de soumettre la vie pulsionnelle à « une dictature de la raison » : des hommes, portant le désamour du pouvoir, l'investiraient malgré tout, étant seuls capables de l'exercer en tirant le moins d'excès possible de sa jouissance. Curieuse proposition aristocratique ouvrant un abîme de questions qui met encore en œuvre une politique par laquelle il s'agit de prendre parti pour une pulsion de vie contre une pulsion de mort suivant une « téléologie d'un progrès par déplacement indirect et restriction des forces pulsionnelles ». Or, cette nécessité de conserver les traces au service de la vie tient encore d'une position souveraine à partir d'une logique du Moi et des frontières ne tenant pas compte de l'aporie que l'analyse de la pulsion de pouvoir aura introduite. Derrida reprend donc à nouveau Freud qui en reste à ce calcul, cette économie du possible par laquelle il veut enraciner dans la vie

> dans l'un des pôles de la polarité, toute la rationalité éthico-politique au nom de laquelle il propose de soumettre […] les forces pulsionnelles.[103]

Alors qu'il faudrait envisager une économie de l'indécidable qui rejoue les institutions à travers un jeu aporétique qui déborde l'opposition entre pulsion de vie et pulsion de mort. Pour mettre en place cette impossible logique, Derrida rappelle l'urgence de pousser la psychanalyse hors de son cadre pour repenser la responsabilité, et il renvoie encore à un Freud cette fois révolutionnaire.

> L'urgence aujourd'hui, n'est-ce pas de porter la psychanalyse dans des champs où elle n'a pas été jusqu'ici présente ? Ou active ? Ce ne sont pas [...] les thèses freudiennes qui comptent le plus à mes yeux, mais plutôt la manière dont Freud nous a aidés à mettre en question un grand nombre de choses concernant la loi, le droit, la religion, l'autorité patriarcale, etc. Grâce à l'élan du coup d'envoi freudien, on peut par exemple relancer la question de la responsabilité : au lieu d'un sujet conscient de lui-même, répondant souverainement de lui-même devant la loi, on peut mettre en place l'idée d'un « sujet » divisé, différencié, qui ne soit pas réduit à une intentionnalité consciente et egologique. Et d'un « sujet » installant progressivement, laborieusement, toujours imparfaitement, les conditions stabilisées – c'est-à-dire non naturelles, essentiellement et à jamais instables – de son autonomie : sur le fond inépuisable et invincible d'une hétéronomie. Freud nous aide à mettre en question les tranquilles assurances de la responsabilité.[104]

Derrida rappelle aussi dans *Mal d'archives* que la logique de l'inconscient conduit à repenser la souveraineté à travers une science de l'archive incluant « la théorie de cette

[103] J. Derrida, *États d'âme de la psychanalyse*, *op. cit.* p. 78
[104] *De quoi demain…* Dialogue entre Derrida et Roudinesco, Flammarion, 2001, Paris, p. 285, 286.

institutionnalisation, c'est-à-dire à la fois de la loi qui commence à s'y inscrire et du droit qui l'autorise »[105], ce qui a vocation à avoir lieu

> […] partout, en particulier dans la psychanalyse freudienne, où l'on tenterait de repenser le lieu et la loi selon lesquels s'institue […] ce principe archontique […], le droit qu'il commande, la légalité ou la légitimité qui en dépendent, partout où du secret et de l'hétérogène viendraient menacer la possibilité même de la consignation.[106]

Si la souveraineté s'ouvre toujours à des négociations et des partages de pouvoir, car « [...] le choix ou la décision ne sont pas entre une souveraineté indivisible et non indivisible, mais entre plusieurs partages, distributions, [...] économies d'une souveraineté divisible »[107], et bien que Derrida rappelle que si la souveraineté est divisible, « [...] l'effet de souveraineté – celle-ci fût-elle niée, partagée, divisée –, je ne dis pas la souveraineté elle-même, mais l'*effet* de souveraineté est politiquement irréductible »[108], pour autant, la déconstruction ouvre à sa renégociation en tenant compte d'autres formalisations.

Aussi, pour repenser le champ politique suivant cette impossible logique, il faut ajouter un tour de plus. Si la loi de l'autre n'attend pas d'être *reconnue* pour s'appliquer, rejouant sans arrêt les lois comme l'illustrent des dispositifs tels que la jurisprudence, tenir compte de l'aporie dans ce jeu perpétuel d'écriture et de réécriture engage pour autant à l'invention d'autres institutions en repartant de ce qui interrompt la loi de l'ensemble et conduit à sa ré-écriture. Par exemple, si nous avons vu que la pulsion de pouvoir offre de penser comment une force hétérogène fonde et déborde tout principe dans le contexte freudien, rappelons que Freud la qualifie également de pulsion de mort[109]. Repartant de cet impouvoir qui fait loi en rompant avec la loi, Derrida pense une inconditionnalité qui défait tout principe. Si la pulsion de pouvoir travaille en-dedans et en-dehors de la conceptualité de Freud, si la mise au jour de sa logique aporétique déconstruit la souveraineté du Moi avec ses

---

[105] *Mal d'archives,* p. 15.
[106] *Ibid.*
[107] *BS1,* p. 402.
[108] J. Derrida. « Le souverain bien – ou l'Europe en mal de souveraineté. La conférence de Strasbourg 8 juin 2004 », *Cités*, vol. 30, no. 2, 2007, pp. 103-140.
[109] « Ce qui reviendra, pour être déjà venu, non pas contredire le PP ni s'opposer à lui, mais le miner comme son propre étranger, le creuser en abîme depuis un originaire plus originaire que lui et indépendant de lui, plus vieux que lui en lui, ce ne sera pas, sous le nom de pulsion de mort ou de compulsion de répétition, un autre maître ou un contre-maître mais autre chose que la maîtrise, tout autre chose. Pour être tout autre chose, elle ne devra pas s'opposer, elle ne devra pas entrer en rapport dialectique avec le maître (la vie, le PP comme vie, le PP vivant, le PP en vie). », *SF*, p. 324.

frontières, en plus de montrer comment l'aporie travaille tout système à travers une catégorie quasi-transcendantale comme dans le contexte de la psychanalyse avec la pulsion de pouvoir qui pousse le Moi à s'auto-déconstruire, Derrida repense également cette *impossible logique* de sorte qu'elle se greffe à d'autres contextes en élaborant des inconditionnels qui excèdent et contredisent leur application conditionnelle.

> Une autre dimension [...] du même *double bind*, ce serait [...] de penser une inconditionnalité (qu'il s'agisse de la liberté, du don, du pardon, de la justice, de l'hospitalité) sans souveraineté indivisible. C'est plus que difficile, c'est aporétique, dès lors que la souveraineté s'est toujours donnée pour indivisible, donc absolue et inconditionnelle.[110]

A tenir compte des inconditionnels tels que la justice qui déconstruit le droit et qu'il introduit dans *Force de loi*, Derrida ouvre à ce que cette logique aporétique laisse la loi de l'autre déborder la loi d'auto-conservation d'un corps social, produisant d'autres écritures des lois et des institutions. A prendre en compte ce(t) (im)pouvoir auto-déconstructeur, l'ordre juridico-politique s'en trouverait profondément bouleversé, entraîné *progressivement* à se *re-fonder* à partir de la critique de tout fondement.

[110] *BS1,* p. 402.